Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 97 (1961)

Heft: 42

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

596

MONTREUX 8 DÉCEMBRE 1961 XCVIIe ANNÉE No 42

Dieu Humanité Patrie

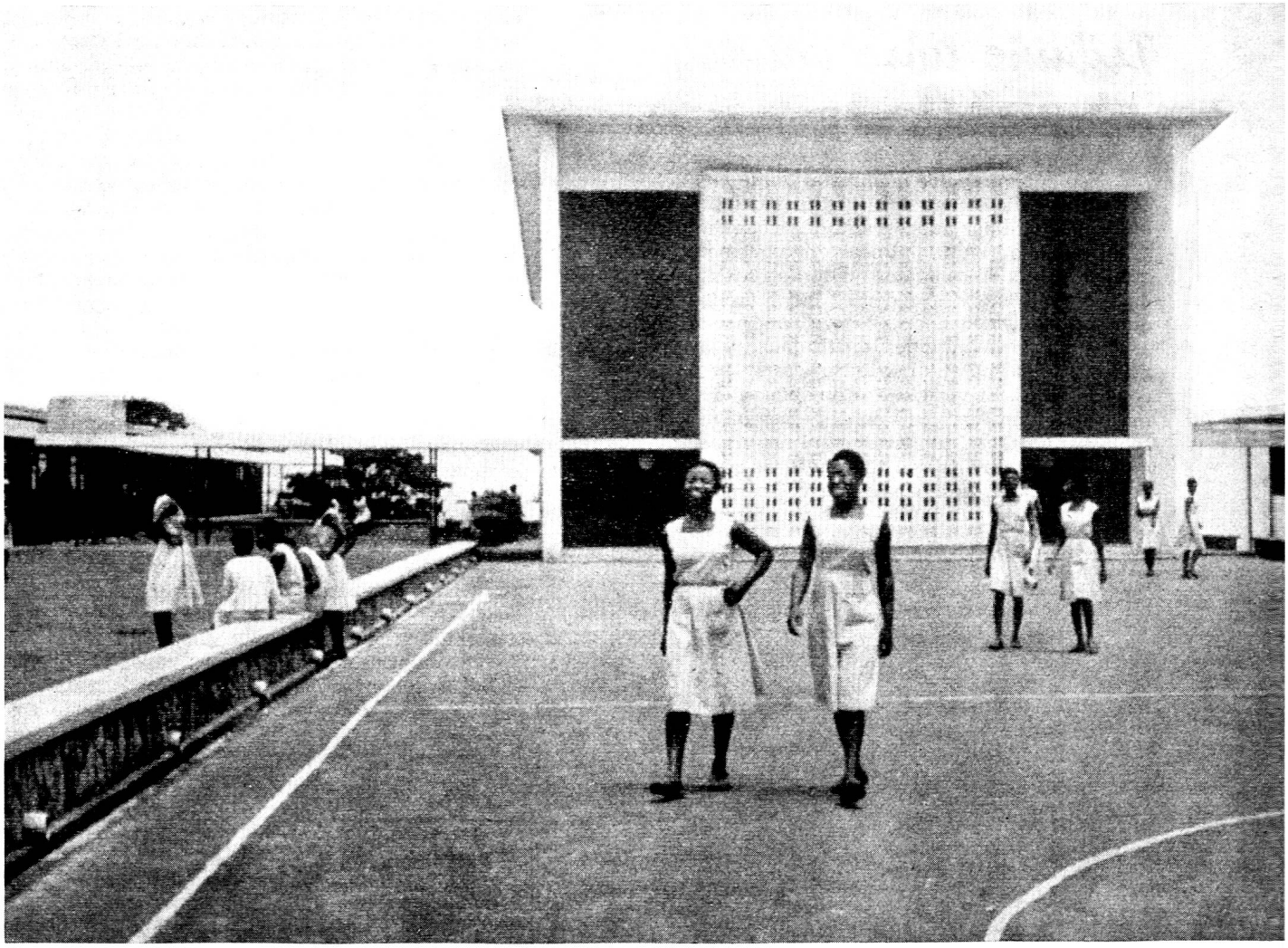
EDUCATEUR

ET BULLETIN CORPORATIF

ORGANE HEBDOMADAIRE DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Rédacteurs responsables: Educateur, André CHABLOZ, Lausanne, Clochetons 9; Bulletin, G. WILLEMIN, Case postale 3, Genève-Cornavin.
Administration, abonnements et annonces: IMPRIMERIE CORBAZ S. A., Montreux, place du Marché 7, téléphone 6 27 98. Chèques postaux II b 379
PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL: SUISSE FR. 15.50; ÉTRANGER FR. 20.- • SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL: BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le Ghana est fier de ce lycée ultra-moderne d'étudiantes



d'Akuapin construit selon un plan d'extension scolaire

PARTIE CORPORATIVE

VAUD VAUD

Toute correspondance concernant le Bulletin vaudois doit être adressée pour le vendredi soir (8 jours avant parution) au bulletinier : G. Ehinger, Village 47, Lausanne.

Réadaptation des salaires

Nous croyons pouvoir publier que l'effet de cette réadaptation pour les mois de novembre et décembre 61 nous sera versé vers le 15 de ce mois. Merci aux responsables qui pensent à nous à l'approche des fêtes.

Dès janvier 62 nos salaires seront calculés sur les nouvelles bases.

G. Ehinger

Candidats au Comité central SPV

Nous avons reçu, à ce jour, les trois candidatures suivantes :

M. Henri Cornamusaz, *Pompaples,* présenté par la section de Cossonay.

M. Jean-François Ruffetta, *Bussigny,* présenté par la section de Morges.

M. Robert Schmutz, *La Tour de Peilz,* présenté par la section de Vevey.

Le Comité central

Tribune libre vaudoise

Lettre aux paysans de chez nous

(A propos du rassemblement du 17 novembre à Berne...)

... Bien sûr que votre manifestation de masse a eu un certain retentissement dans l'opinion publique. Mais il n'est peut-être pas aussi grand que vous l'aviez espéré.

A lire les journaux, j'ai peur que vous ne soyez quelque peu déçus de constater qu'un autre rassemblement, dans cette même ville fédérale, qui précéda le vôtre et que provoqua le « choc » de onze gars portant maillots aux couleurs helvétiques contre onze grands blonds Suédois avait soulevé un enthousiasme beaucoup plus considérable... Et vous allez de nouveau crier à l'indifférence, à l'incompréhension des masses envers la cause paysanne. C'est, du reste, ce qui ressort le plus nettement des discours de vos dirigeants, de certains articles de votre presse, des paroles de votre représentant au forum organisé par Radio-Lausanne lors de l'émission paysanne du dimanche 19 novembre.

Vous nous réclamez plus de compréhension... Permettez-moi de vous dire, au nom de l'immense majorité du Corps enseignant vaudois — je crois pouvoir l'affirmer — qu'en ce qui nous concerne, cette compréhension vous est acquise. C'est avec beaucoup de sympathie que nous suivons tout particulièrement les efforts des petits agriculteurs, des paysans de la montagne qui doivent faire face à une situation souvent très précaire, que n'améliorera guère une augmentation de 2 centimes du prix du lait, hélas ! Car en définitive, cette « affaire du prix du lait » est avant tout inspirée par des considérations politiques, mais nous savons que là n'est pas le vrai problème de la petite paysannerie. Cela n'empêchera certes pas les instituteurs de payer volontiers et sans récriminer ces 2 centimes supplémentaires sur le lait.

Mais, si nous voulons bien répondre avec sympathie à votre appel à la compréhension de chacun, nous les enseignants qui travaillons parmi vous, qui nous efforçons consciencieusement d'instruire et d'éduquer vos enfants, n'avons-nous pas le droit, nous aussi, de nous attendre à une meilleure compréhension de votre part. Vous me répondrez peut-être que vous nous l'accordez tout entière. Nous aurions bien aimé en trouver parfois une preuve plus éclatante de la part de MM. les députés de la campagne au Grand Conseil !... Ne croyez-vous pas que, pour être fructueuse, la compréhension doit d'abord être réciproque ?

P. Lavanchy, Blonay

A propos du rassemblement paysan

Le soussigné se permet, à titre strictement personnel, de dire à notre collègue P. Lavanchy qu'il n'est pas tout à fait d'accord avec la conclusion de sa *Lettre aux paysans de chez nous.*

En effet, je ne crois pas que notre sympathie à l'égard des paysans de chez nous et l'intérêt que nous nous devons de porter à leurs problèmes économiques doivent être fonction des débats du Grand Conseil. L'agriculture suisse traverse une crise que certains spécialistes objectifs n'hésitent pas à qualifier de très sérieuse ; le manque de main-d'œuvre oblige nos paysans à s'équiper en machines toujours plus coûteuses ; la concurrence étrangère se fait sentir toujours plus fortement ; les prix des produits agricoles ne suivent pas la courbe générale du renchérissement de la vie. La surenchère qui se fait sur le prix des terrains apporte peut-être la fortune à quelques-uns, mais combien sont-ils, en regard de tous ceux qui se cramponnent à leur terre ou qui travaillent un sol qui ne leur appartient pas ? La proportion en est bien faible, chacun le sait.

De plus, il n'est pas juste, me semble-t-il, de reprocher aux députés de la campagne leur incompréhension envers les enseignants. La revalorisation de nos traitements a provoqué des débats souvent animés, bien sûr, mais nous n'avons pas lieu de nous plaindre du résultat et nous savons que nos revendications à venir seront examinées avec objectivité par nos députés campagnards aussi bien que par leurs collègues. Sur le plan strictement professionnel, l'ensemble des députés a su démontrer, cet été, de manière éclatante, qu'ils comprenaient parfaitement nos problèmes en faisant bloc avec nous dans l'affaire des maîtres auxiliaires.

Ne faisons pas trop vite place à la rancœur ; tant qu'un dialogue est possible rien n'est perdu.

Par le début de son article notre collègue montre bien qu'il connaît et comprend les difficultés de nos agriculteurs. Efforçons-nous tous d'en faire autant sans poser de conditions.

G. Ehinger

BUFFET CFF MORGES

M. ANDRÉ CACHEMAILLE ★ Tél. 7 21 95

NEUCHATEL NEUCHATEL

Les traitements... Un calendrier de la précipitation

Jugez plutôt :

24 novembre : Le Conseil d'Etat met au point un projet de revalorisation des salaires.

Soir : Réception par exprès des tableaux résumant les propositions du gouvernement.

25 novembre : Assemblée des délégués du Cartel pour l'examen des dits tableaux et préparer l'entrevue de nos représentants avec le Conseil d'Etat.

27 novembre : Matin : Entrevue des représentants des cantonniers et de Perreux, accompagnés du secrétaire syndical et du président du Cartel, avec M. le conseiller d'Etat Guinand.

Après-midi : A 15 h. 30, prise de contact des délégués des corps enseignants.

A 16 h. 30, trois heures durant, entretien des représentants des corps enseignants primaire, secondaire et professionnel, de M. Deppen et de M. Berberat avec M. le conseiller d'Etat Clottu.

28 novembre : Nouvel examen de la situation par l'autorité exécutive en possession de nos propositions.

3 décembre : Assemblée générale du Cartel.

5 décembre : Assemblée des déléguée du Cartel pour la préparation d'une rencontre avec les représentants des autres associations de fonctionnaires et employés de l'Etat.

18 décembre : Session extraordinaire du Grand Conseil.

Sans commentaires, pour le moment, afin de n'apporter aucun élément pouvant susciter la confusion. Mais les mécontents constateront qu'en peu de temps beaucoup de choses peuvent « remuer » !

W. G.

JURA BERNOIS

Le comité de la SPJ se réunit

Le comité de la SPJ s'est réuni aux Reussilles, le 17 novembre, sous la présidence de Marc Haegeli. Tous les membres étaient présents.

Mlle Landry, secrétaire, donna lecture du procès-verbal de la séance du 10 avril 1961, puis le président rapporta sur la correspondance reçue au cours de l'été et de l'automne.

Il a été répondu à une demande de renseignements des instituteurs fribourgeois au sujet de l'éligibilité du corps enseignant au Grand Conseil. Un message de sympathie a été adressé à l'Ecole cantonale de Porrentruy qui avait fait part du décès de son ancien recteur, M. Fritz Widmer. Il a été répondu négativement à l'invitation de prendre part à la VIIIe Semaine pédagogique au Monte-Generoso, du 17 au 23 juillet. Il n'a pas été possible non plus de donner suite à l'appel de la Société suisse d'utilité publique pour sa journée d'information à Lausanne, le mercredi 27 septembre ; sujet traité : « L'autorité et les jeunes ». Un mot de félicitations a été adressé à M. Georges Cramatte, maître à l'Ecole d'application de Porrentruy et administrateur du Centre d'informations pédagogiques, à l'occasion de ses 25 ans d'enseignement.

Au chapitre « Délégations », il est décidé que Willy Gerber représentera le comité SPJ à la séance du 17 novembre du Comité d'organisation du XXXe Congrès romand (Bienne) ; que le président et Henri Devain se rendront à Lausanne le 2 décembre à une séance des rédacteurs de l'« Educateur » ; qu'Ivan Gagnebin représentera la SPJ dans la commission restreinte chargée d'étudier les questions qui seront soumises à la SPR par les organisateurs de l'Exposition nationale suisse de 1964. Le président, enfin, donna un bref aperçu des délibérations de la réunion tenue à Lausanne, le 17 juin, par la Commission de la Guilde de documentation SPR et les responsables des Centres cantonaux d'informations.

Trois membres jurassiens ont pris part au séminaire de Chexbres : Mlle G. Keller, Delémont, M. Willy Jeanneret, Tramelan, et M. J.-A. Tschoumy, Porrentruy. Nos mandataires nous ont fait part de l'intérêt qu'ils avaient pris à suivre les causeries et les discussions organisées lors de ces rencontres. M. W. Jeanneret a même eu la louable idée d'adresser au comité SPJ un résumé des débats.

On parla ensuite du programme d'activité pour l'hiver 1961-62. Sur proposition du président, il fut décidé de demander aux sections un rapport sur les visites d'usines effectuées dans le courant de l'année. Ce rapport indiquera si les prétentions des industriels quant à la formation de notre jeunesse sont justifiées. Il mentionnera d'autre part en quoi l'école remplit sa mission et dans quels domaines elle se révèle déficiente. Les conclusions désirées devront être mises au point en assemblées synodales et le comité SPJ attend les rapports pour fin mars 1962 (voir plus loin : Lettre aux comités des sections jurassiennes).

A une suggestion du président de faire entrer la SPJ comme membre collectif de la « Ligue suisse pour la littérature de la jeunesse », il est décidé qu'Henri Devain — qui préside la section romande de la Ligue — nous parlera de l'activité de cette association avant que nous prenions une décision. Il apparaît d'ores et déjà que cette décision sera affirmative.

Et c'est après une heure et demie de fructueuse et cordiale séance que le président mit le point final à la réunion.

H. D.

PHOTOGRAVURE REYMOND S.A.
LAUSANNE (SUISSE)
illustrateurs de l'impression typographique depuis
1890

Lettre du comité SPJ aux sections jurassiennes SIB

Le 21 novembre 1961, le comité SPJ a adressé la lettre suivante aux comités des sections jurassiennes de la SIB :

« Monsieur le président,

Mesdames, Messieurs, chers collègues,

Conformément à la recommandation qui leur avait été adressée par circulaire du 31 janvier dernier, nos sections ont procédé, durant l'été et l'automne, à la visite de plusieurs entreprises. Ces visites ont été effectuées sous les auspices du CIPR.

Le moment est venu, aujourd'hui, de faire le point.

Nous prions donc nos sections de bien vouloir nous adresser, sous forme de rapport, les constatations qu'elles ont faites au cours des entretiens qui ont suivi les visites, et dont le thème général était : « Qu'attend l'économie de l'école ? »

Ce rapport mentionnera, avec la date, les établissements visités et fera abstraction de généralités. Il sera précis, basé uniquement sur les opinions exprimées, et il indiquera si les prétentions des industrielles sont justifiées quant à la formation de notre jeunesse. Il mentionnera, d'autre part, toujours selon les échanges de vues, en quoi l'école remplit sa mission ou dans quels domaines elle se révèle déficiente.

Nous vous recommandons de mettre au point les conclusions que nous souhaitons au cours d'une assemblée synodale et non pas seulement en séance de comité. Le débat sera ainsi profitablement élargi.

Le rapport doit nous parvenir pour fin mars 1962... »

Nos sections jurassiennes ont donc du pain sur la planche. Nous ne doutons pas qu'elles voueront tous leurs soins à l'établissement de ces rapports et nous sommes persuadé que leur travail pourra s'avérer fort utile. *H. D.*

La Section jurassienne des maîtres aux écoles moyennes se réunit à Moutier

Une centaine de maîtres appartenant au corps enseignant secondaire du Jura se sont réunis à Moutier au début de novembre, sous la présidence de M. Otto Stalder, de La Neuveville, et en présence de M. Virgile Moine, directeur de l'Instruction publique du canton de Berne, et de M. Henri Liechti, inspecteur.

La partie administrative fut rapide et ne donna lieu à aucune discussion. Dans son rapport d'activité, le président rappela l'introduction du nouveau plan d'études et les innovations apportées à la structure même du programme scolaire, selon que l'élève se destine aux études gymnasiales, aux écoles normales ou aux écoles de commerce.

M. Henri Liechti, inspecteur, souligna toute l'importance que revêt le nouveau plan d'études adapté aux nécessités d'une pédagogie qui se veut moderne ; il donna d'utiles précisions sur la réforme scolaire tout en mettant l'accent sur les options successives et sur les deux sections (classique et moderne) dont le choix est offert aux élèves.

Succédant à M. Liechti, le directeur de l'Instruction publique, M. Virgile Moine, informa l'assemblée des nombreuses requêtes dont il est saisi de la part de nombreuses écoles moyennes et supérieures du canton, que ce soit dans l'ancien canton ou dans le Jura. Il affirme que tous les problèmes posés trouveront leur solution dans un esprit de justice et d'équité.

L'assemblée entendit enfin une intéressante causerie de M. François Schaller, de Porrentruy, sur le thème « Initiation à la doctrine marxiste », après quoi nos collègues secondaires se séparèrent, non sans manifester leur désir constant de bien servir l'école.

H. D.

Une clinique dentaire ambulante dans le Jura

C'est en 1952 que le canton de Berne décréta l'obligation légale du service dentaire scolaire, service qui fut difficle à introduire dans les régions écartées où il n'y a pas de dentiste et où les distances rendent les visites et les soins dentaires quasi impossibles. Aussi le problème fut-il examiné par une commission cantonale, à la suite d'un postulat présenté au Grand Conseil par le député Boss et 36 cosignataires. La commission estima qu'une aide efficace ne pouvait être apportée qu'en créant des cliniques dentaires ambulantes. La première de ces cliniques entra en service dans l'Oberland — exactement dans le Haut-Hasli — en mai 1960. Elle a permis, déjà, d'examiner et de soigner plus de 1 300 écoliers. Cette première expérience s'étant révélée concluante, le Grand Conseil alloua, en septembre 1960, un crédit de 85 000 francs pour l'acquisition d'une deuxième clinique dentaire ambulante. Sa construction fut confiée à la maison Pfingsten et Boes, à Wupertal.

Ce deuxième véhicule sera stationné à Saignelégier et desservira les écoles des Franches-Montagnes, du Clos-du-Doubs et des régions limitrophes. La clinique est rattachée à l'Institut dentaire de l'Université de Berne et les soins seront donnés par un dentiste titulaire du diplôme fédéral assisté d'une aide, sous la surveillance directe de M. le Dr Butty, médecin-dentiste à Saignelégier.

Les lignes qui précèdent sont, en quelque sorte, le résumé de la causerie que M. Gaston Guélat, maître à l'école d'application à Porrentruy, vient de faire, à Saignelégier, à l'intention du corps enseignant et des autorités communales et scolaires de la région, sur l'introduction d'une clinique dentaire ambulante dans le Jura. Cette réunion, qui se tint le 16 novembre, fut présidée successivement par M. Hublard, préfet, et M. Georges Joset, inspecteur. Elle était destinée à orienter les communes et le corps enseignant, et fut des plus profitables. Après les informations de M. Guélat, les participants eurent le plaisir de visiter le véhicule. Celui-ci est remarquablement agencé. Il s'agit d'un camion léger de 3,5 tonnes — dont le dentiste lui-même sera le chauffeur — d'une longueur de 4 m. 80 et d'une largeur de 2 m. 15. L'équipement correspond à celui d'un cabinet dentaire privé bien aménagé. Il comprend tous les instruments et appareils opératoires nécessaires, tels que fraise rapide à 250 000 tours-minute et appareil à rayons X, sans oublier l'éclairage et le chauffage, excellents tous deux.

On entendit encore Mme G. Favre, médecin-dentiste à Saint-Imier et membre de la commission cantonale du service dentaire scolaire, qui définit la tâche de l'école dans le domaine de la santé des dents. Ses conseils, agrémentés par la projection d'un film fort intéressant, furent écoutés avec attention. Enfin, M. Georges Joset, inspecteur, mit le point final à cette fructueuse réunion en engageant vivement les communes encore indécises à signer sans retard le contrat qui leur est proposé par la Direction de l'instruction publique. Ce sera — nous en sommes persuadé — une excellente affaire pour les enfants des régions écartées qui méritent, eux aussi, de bénéficier de soins dentaires sérieux et efficaces. *H. D.*

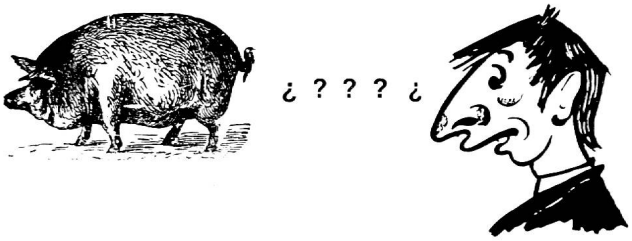
DIVERS ABCDEF

Correspondance

Les élèves d'une classe de Yougoslavie (Novi Sad) désireraient entrer en correspondance (en français) avec une école de Suisse romande. S'adresser à G. Willemin, Case postale 3, Genève-Cornavin.

LE MOT POUR RIRE

Trouvez une légende pour ce dessin humoristique et envoyez-la à l'adresse suivante : M. Jordan pour l'« Educateur », Imprimerie Corbaz S.A., Montreux. Nous publierons chaque semaine les légendes primées.



« L'Ecolier romand », numéro spécial de Noël

Un numéro qui, à lui seul, est déjà un cadeau. Magnifiquement illustré — plusieurs dessins naïfs, d'après de très anciens bois — riche, varié, il fera la joie de vos enfants dès 10 ans. Ceux qui aiment les nouvelles seront particulièrement gâtés, puisqu'ils y trouveront « L'aventure d'Anders », du grand écrivain Sigrid Undset (prix Nobel), « Les Rois Mages », de Frédéric Mistral, et « Mille millions d'étoiles », de Simone Cuendet. Les amateurs de poésie auront de quoi composer un récital pour le grand soir... Les bricoleurs, eux, découvriront avec plaisir un encartage de Julie DuPasquier : « La Crèche des Mille et Une Nuits », et un ravissant bricolage de Suzanne Aitken : « Des santons parmi nous ».

Quelle est l'origine des cadeaux ? Comment quelques musiciens, en cadeau de Noël, reçurent-ils la gloire ? Pourquoi les animaux jouent-ils un rôle dans la célébration de Noël ? Quel fut le premier sapin de Noël en Suisse romande ? Toutes questions auxquelles vos enfants trouveront une réponse dans le numéro spécial de « L'Ecolier romand. »

Prix de ce numéro, y compris l'encartage : 55 centimes. Abonnement annuel dès janvier 1962 : 6 francs. Tous les nouveaux abonnés auront droit au numéro de Noël gratuitement). Administration : rue de Bourg 8, Lausanne. CCP II 666.

Maison d'éducation à Lausanne cherche

instituteur (trice) externe

pour classe de filles de 12 à 15 ans. Ecrire sous chiffre **P V 19559 L à Publicitas, Lausanne.**

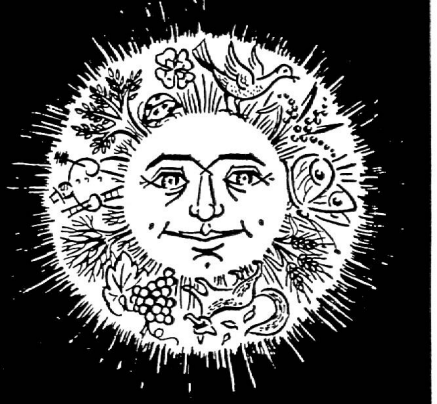
La musique, ce langage international

S'il est une publication qui vient à son heure, c'est bien celle de l'ouvrage offert en souscription samedi dernier par encartage d'un prospectus dans l' « Educateur ». Nos collègues lui ont d'emblée réservé un accueil chaleureux qui contribuera à assurer le succès de l'édition. On est heureux de constater que les éducateurs ont su comprendre l'intérêt que présente cette *histoire de la musique* écrite pour la jeunesse, enrichie par des disques qui illustrent le texte de la façon la plus heureuse.

On ne saurait se passer d'une telle documentation à la portée des jeunes et captivante pour les aînés. Les souscriptions sont à adresser aux *Editions du Verdonnet*, 1bis, ch. du Verdonnet, *Lausanne*.

A. Chz.

SAMEDI 16 DÉCEMBRE



100.000.-

25 x 2.000.-

108 x 1.000.-

LOTERIE ROMANDE

Essayez la nouvelle

SMITH-CORONA

Galaxie

Echange
Location
Occasions

Location déduite en cas d'achat

Place St-François

Tél. (021) 23 54 31

Guiraud Machines à écrire LAUSANNE

TOUR D'HORIZON ANNUEL SUR LES CONTINENTS

Un rappel toujours nécessaire

Année après année, au début de décembre l'« Educateur consacre un numéro spécial à la présentation de quelques aspects de l'immense effort qu'accomplissent quelques-unes des nombreuses institutions internationales. Si nous choisissons cette époque, c'est dans l'espoir que les maîtres voudront bien rappeler à leurs élèves qu'il existe une **charte de l'humanité** adoptée par l'Assemblée générale de l'ONU le 10 décembre 1948. Si l'on a d'abord considéré cette **Déclaration universelle des droits de l'homme** comme la verbeuse expression d'un internationalisme aussi vaguement généreux qu'inefficace, nous devons bien constater aujourd'hui que des centaines de millions d'hommes l'ont prise aux sérieux, car elle a formulé pour eux l'idéal à atteindre pour réaliser le « mieux vivre » auquel ils aspiraient jusqu'alors confusément.

Devenus conscients de ce qu'est le respect de la dignité humaine, des individus se sont levés, dans les pays restés à l'écart du développement de la civilisation, pour demander que soient réalisées, chez eux aussi, les règles de vie sociale proclamées par l'Assemblée des Nations. Une fois de plus, l'humanité constatait que **les idées mènent le monde.** Il nous fallut bien alors revoir nos jugements, repenser nos préjugés et réclamer une information objective pour que naissent des sentiments d'une authentique fraternité humaine.

Alors qu'il y a peu d'années encore, les Occidentaux, bien pourvus et bien nourris, s'interdisaient de signaler et de discuter l'abominable situation alimentaire des deux tiers de la population du monde, alors qu'ils dissimulaient autant que possible les ravages des épidémies et qu'ils abandonnaient à leur ignorance les peuples illettrés des colonies, actuellement toutes ces misères sont connues ; grâce à l'information que diffuse journellement l'Unesco, nous savons les efforts de l'OMS dans sa lutte contre la maladie et ceux de la FAO contre la routine agricole ; nous voyons se développer l'instruction dans les pays jusqu'ici privés d'écoles et nous saluons les débuts d'une collaboration technique et culturelle internationale.

Certes, la tâche est immense, mais la partie la plus favorisée de l'humanité en est consciente. Les moyens à disposition pour l'accomplir restent inférieurs aux besoins. S'il faut des capitaux pour mettre en valeur les richesses encore inexploitées, il faut plus encore des milliers de gens compétents disposés à se rendre sur place pour former les cadres des entreprises à créer qui sortiront ces pays déshérités de leur douloureuse léthargie.

Une telle œuvre devrait enthousiasmer particulièrement la jeunesse : encore faut-il la lui faire connaître pour qu'elle désire participer à l'élaboration d'un monde où régneront plus de justice et une meilleure compréhension entre les peuples :

A. Chz.

Fraternité humaine

Leçon pour les élèves de plus de 13 ans

Introduction.

Beaucoup d'éléments de notre vie, indifférents ou excellents, peuvent nous unir ou nous diviser.

Nous commençons par les facteurs de division.

Les races. La population mondiale, dont le nombre atteint aujourd'hui 2 milliards 700 millions, se divise en plusieurs races et groupes ethniques qui érigent entre eux des barrières.

Les langues sont les obstacles au dialogue entre les hommes.

Le degré de civilisation. Y a-t-il un commun dénominateur entre l'indigène primitif d'Australie, l'Esquimau du Groenland, le Noir d'Afrique, le paysan chinois et l'ouvrier américain ou européen ?

Le genre de vie. Il est conditionné par le climat, les ressources naturelles, le degré de civilisation, les traditions, les croyances. Y a-t-il compréhension possible entre l'homme qui a faim toute sa vie et l'homme qui mange tous les jours à sa faim ?

Parmi ses activités, l'UNESCO (Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture) veut permettre à tous les enfants du monde d'aller à l'école et de s'épanouir harmonieusement.

Quand l'OMS (Organisation mondiale de la santé) se mit à l'œuvre en 1948, des centaines de millions de malades et d'infirmes étaient privés de soins médicaux.

Parmi les efforts entrepris par l'OMS pour sauver la santé du monde, citons : la campagne menée contre la tuberculose (90 millions d'individus vaccinés à ce jour) ; la lutte contre le paludisme, auquel un milliard d'individus sont exposés dans le monde, le traitement de la lèpre qui enraie son évolution et en prévient la contagion.

La FAO (Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture) a pour objectif de permettre à tous les hommes de tous les pays du monde de vivre toute leur vie à l'abri du besoin.

D'autres organismes internationaux sont encore au service des hommes. Il vous appartiendra de les connaître plus tard, mais dès à présent vous avez pour devoir d'aider, dans la mesure de vos moyens, les institutions qui s'emploient à sauver les enfants de la maladie et de la faim.

Les religions. Elles exercent une influence déterminante sur la mentalité et le comportement de leurs adeptes et ont souvent provoqué des conflits sanglants.

Les classes sociales, le niveau de culture, etc.

Cependant, au lieu de nous arrêter sur ce qui nous sépare examinons plutôt ce qui, dans ces divers domaines, pourra nous rapprocher.

A. Eléments de rapprochement.

1. *Constantes dans la famille humaine* (voir le texte de Carl Sandburg, au No 3).

Anatole France, dans son apologue « Comment un roi de Perse apprit l'histoire universelle », le dit très exactement : l'histoire de tous les hommes se résume en trois mots : « Ils naquirent, ils souffrirent, ils moururent. »

Sous toutes les latitudes, les hommes, par des moyens différents, satisfont à des besoins communs à tous : ils luttent contre les intempéries, ils peinent pour se nourrir, pour se vêtir, pour se loger, pour assurer leur sécurité. Ils ont le même désir de vivre et d'aimer.

En tout point du globe, l'enfant est l'objet de soins attentifs et dévoués, il reçoit l'amour de ses parents, il est la raison d'être du foyer.

2. *L'homme, citoyen du monde.*

Par l'effet de l'interdépendance économique, aujourd'hui une grande partie de notre nourriture vient de l'étranger. Certains de nos aliments sont préparés, récoltés, dans les contrées les plus reculées du globe. Nous avons modifié notre genre de vie et nous nous sommes accoutumés à une nourriture variée. Nos populations ont crû au-delà des capacités nationales d'approvisionnement. Faut-il réciter la liste des produits courants qui disparaîtraient de notre table si nous devions supprimer nos importations : le thé, le café, le chocolat, les oranges, les citrons, les bananes, presque tout notre pain, etc. Il en serait de même de nos vêtements. Nous irions demi-nus. La voiture serait immobilisée dans son garage, le réservoir vide. Notre téléphone, privé de fils, ne fonctionnerait plus. Tous les efforts que nous pourrions tenter pour rétablir l'équilibre et permettre à nos 40 millions d'habitants[2] *de se suffire à eux-mêmes seraient inutiles. Nos moissons, privées d'engrais naturel, viendraient mal. Les neuf dixièmes de nos usines seraient arrêtées par le manque de quelque produit.*

Le chômage deviendrait général. Tout s'écroulerait. En effet, au lieu d'appartenir, comme nos arrière-grands-parents, à une communauté locale relativement simple, nous sommes devenus les membres d'un système mondial encore mal défini. Les autres parties de la planète nous sont devenues nécessaires alors qu'elles ne l'étaient jamais à nos aïeux ; nos produits sont eux-mêmes indispensables aux autres. Cette extension et cet enchevêtrement de besoins et d'intérêts s'accusent chaque jour davantage. Nous dépendons les uns des autres.

(H.-G. Wells : *Faillite de la démocratie ?*)

Ce qui est vrai pour l'Angleterre est vrai pour tous les pays. En un siècle, les relations commerciales internationales ont été multipliées par quarante.

La même interdépendance, sur le plan de la communauté locale, est admirablement démontrée dans un poème de Sully Prudhomme : *Un Songe* (dans *Les Epreuves*).

« ...Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous [sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes... »

[2] Population du Royaume-Uni.

3. *La science.*

Elle est le patrimoine de l'humanité. Les inventions actuelles ne sont possibles que grâce aux découvertes de nos prédécesseurs (alphabet des Phéniciens, imprimerie de Gutenberg — Watt ouvrant la voie à la locomotive de Stephenson, au bateau à vapeur de Jouffroy et de Fulton, etc.).

A l'heure présente, tous les laboratoires du monde, les savants de toutes les nations collaborent au progrès de la science (l'Année géophysique, les congrès scientifiques internationaux, la collaboration dans la recherche).

La multiplication des moyens de communication, leur rapidité croissante, du voilier à l'avion à réaction, le réseau de plus en plus serré des relations humaines, les compagnies internationales de navigation aérienne... sont le produit de la coopération.

4. *L'art.*

« Le chant du monde » nous est révélé par la radio et l'électrophone. La photographie et la gravure en couleurs mettent à notre portée les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture de tous les temps et de tous les pays.

5. *Sur le plan moral et religieux.*

Tous les hommes sentent, consciemment ou non, que leur raison d'être est universelle. Devant les périls communs, les divergences s'effacent (Année mondiale des Réfugiés — Expédition antarctique belge secourue par l'aviation soviétique)...

Les religions ont des valeurs positives communes qu'il importe de mettre en relief, toutes contribuent au développement moral, social et spirituel de l'humanité.

6. *Certains grands principes tendent à devenir universels.*

Le préambule de la Charte universelle des Droits de l'Homme trace la ligne de conduite de tout homme digne de ce nom.

— Considérant *que la reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix du monde ;*

— Considérant *que la méconnaissance et le mépris des droits de l'homme ont conduit à des actes de barbarie qui révoltent la conscience de l'humanité et que l'avènement d'un monde où les êtres humains seront libres de parler et de croire, libérés de la terreur et de la misère, a été proclamé comme la plus haute aspiration de l'homme ;*

— Considérant *qu'il est essentiel que les droits de l'homme soient protégés par un régime de droit pour que l'homme ne soit pas contraint, en suprême recours, à la révolte contre la tyrannie et l'oppression ;*

— Considérant *qu'il est essentiel d'encourager le développement des relations amicales entre les nations ;*

— Considérant *que dans la Charte, les peuples des Nations Unies ont proclamé à nouveau leur foi dans les droits fondamentaux de l'homme, dans la dignité et la valeur de la personne humaine, dans l'égalité des droits des hommes et des femmes, et qu'ils se sont déclarés résolus à favoriser le progrès social et à instaurer de meilleures conditions de vie dans une liberté plus grande ;*

.....

— *l'Assemblée générale proclame la présente Déclaration universelle des Droits de l'Homme comme l'idéal commun à atteindre par tous les peuples et toutes les nations...*

B. Les obstacles.

Toutefois, malgré ces éléments, il y a une angoisse commune : la bombe atomique, qui pourrait détruire non plus des millions d'êtres humains, comme les précédentes guerres mondiales, mais l'humanité, en est le symbole. Cette menace pèse sur le monde. Elle grève l'avenir ; seule une « nouvelle sagesse humaine » serait capable de l'écarter. Cette angoisse provient, en effet, d'un certain nombre d'obstacles qu'il dépend de nous de faire disparaître.

Le nationalisme :

Rien ne peut déformer davantage le véritable tableau des événements du monde que de considérer son propre pays comme le centre de l'univers et de rejeter toujours sur l'adversaire la responsabilité des conflits.

Une certaine façon d'enseigner l'histoire :

Chaque pays pose l'histoire à sa façon et trouve des raisons majeures pour justifier son attitude ; du point de vue national, les événements ainsi expliqués ont l'apparence de l'exactitude, mais à l'origine de toutes les guerres on trouve toujours deux nationalismes exaspérés. Torres Bodet dit à ce propos : « Ne cherchons pas la vérité historique ailleurs que dans la lumière que chaque histoire nationale reçoit de toute l'histoire humaine. »

La ségrégation raciale :

La couleur de la peau a souvent régi les rapports entre les hommes et provoqué des conflits.

Les principes de vie :

Ils sont partiellement différents entre l'Occident et l'Orient.

— En Occident, on confère une noblesse au travail matériel, par contre, en Orient, on constate un certain détachement à l'endroit du progrès.

— L'Occident a une notion claire de la personne et de sa liberté, en Orient règne une confusion entre la personne, le groupe et la divinité.

— L'état habituel de l'Occidental est fait de curiosité et d'inquiétude, c'est-à-dire qu'il remet continuellement en question toutes choses ; inquiétude saine à ne pas confondre avec les différentes formes de l'angoisse, et qui est le principal stimulant du progrès ; inquiétude spirituelle propre au christianisme, inquiétude des moralistes qui cherchent à dégager les règles propres à sauvegarder la personne dans un monde qui la menace, inquiétude de l'homme de science toujours prêt à reconsidérer ses hypothèses. L'Oriental ne connaît pas la même inquiétude spirituelle, il ne connaît pas non plus la même inquiétude morale [3].

C. Vous avez un intérêt direct dans la fraternité.

Malgré le préjugé de beaucoup de nos prédécesseurs et de quelques-uns de nos contemporains, un principe a été mis en évidence par les faits :

Un peuple n'a plus besoin d'en dépouiller un autre ou de le ruiner pour vivre. Il s'avère que la prospérité de chaque nation est fonction de la prospérité des autres. Un peuple peut se créer une richesse par ses propres forces ; il aura besoin certes de l'aide des autres mais il ne devra rien leur enlever. Le développement prodigieux de l'industrie et des moyens de communication pose les problèmes politiques, économiques et sociaux à l'échelle du monde. La distribution des produits naturels, les relations commerciales, la stabilité des monnaies, le minimum vital, la lutte contre le chômage, la prévention des guerres sont des questions qui dépassent le cadre national. Il importe donc que la solidarité de la famille, du clan, du village, du pays s'étende à la terre entière.

L'évolution actuelle montre que tous les hommes, quelles que soient leur race ou leurs conditions, se trouvent obligés de vivre ensemble, d'apprendre à vivre ensemble. Pour maintenir la paix et la sécurité internationales, développer entre les nations des relations amicales fondées sur l'égalité des droits des peuples et leur droit à disposer d'eux-mêmes, la majorité des peuples du monde ont créé l'Organisation des Nations Unies. (Ici pourrait prendre place une brève description de cette institution et de certaines institutions spécialisées, comme l'UNESCO ; voir renseignements complémentaires, note 1.) Mais les institutions ne sont rien si elles ne reçoivent pas l'adhésion des hommes.

La paix n'est pas une fin en soi, c'est une manière de vivre. « On n'achète jamais l'amitié des hommes, dit Gaston Berger (« Prospective » No 3, Presses Universitaires de France, Paris) ; on la mérite, et une des meilleures manières d'y parvenir est encore d'être attentif à leur manière de sentir et de vivre. » La dignité humaine, la liberté individuelle, le respect des engagements ont le même sens pour tous les hommes.

---

[3] L'Occident admet l'existence réelle de la matière, l'existence d'un temps linéaire, la liberté de l'homme et la notion de la personne. Il en résulte une morale personnelle et une morale sociale communes à tous les Occidentaux, quelles que soient leurs opinions religieuses ou philosophiques.

L'Occident conserve une forte tradition chrétienne admettant la transcendance de Dieu, son caractère personnel et son incarnation, ce qui est une reconnaissance théorique de la matière. Même lorsqu'ils ont abandonné l'idée de Dieu, les Occidentaux gardent la notion claire de la personne et de la morale personnelle. Ils donnent alors à la vie des buts essentiellement matériels. Mais la notion d'amour entre les hommes est commune aux chrétiens et aux non-chrétiens, bien que d'origine différente pour les uns et pour les autres.

L'Occidental, d'autre part, travaille dans le temps, pour le temps, en fonction du temps. Et c'est lui qui a découvert l'espace géographique sur la terre. Il croit à une appréhension de plus en plus grande par l'homme des lois physiques de la nature. La recherche scientifique est pour lui un but en soi. Sans doute ne cesserait-il pas de chercher, même s'il ne devait être tiré aucune conséquence matériellement utile de ses découvertes.

De tout ceci, il résulte que l'état habituel de l'Occidental est à la fois la curiosité et l'inquiétude, c'est-à-dire, à remettre continuellement en question toutes choses ; inquiétude saine, à ne pas confondre avec les différentes formes de l'angoisse, et qui est le principal stimulant des moralistes qui cherchent à dégager les règles propres à sauvegarder la personne dans un monde qui la menace, inquiétude de l'homme de science toujours prêt à reconsidérer ses hypothèses.

L'Oriental, lui, ne connaît pas la même inquiétude spirituelle ; il ne connaît pas non plus la même inquiétude morale. Ceci est vrai de l'Extrême-Orient et des pays de l'océan Indien dans la mesure où identifiant la personne à la divinité, ils font de la vie un état moral permanent, cherchant la voie de la connaissance directe de Dieu et donc se désintéressent de la matière, rejettent métaphysiquement l'existence personnelle et par conséquent accordent peu d'attention concrète à la personne.

L'Oriental conçoit le temps comme un phénomène cyclique, un temps à répétition, marqué par un grand rythme régulier du cosmos auquel la terre et Dieu lui-même participent. La Morale a pour assises le rite, ce qui est le fondement même de la quiétude.

Le musulman croit en Dieu, mais il fait, des prescriptions révélées, la règle même de son existence spirituelle, sociale et même, dans une certaine mesure, physique. Tout est dans le Coran qui affirme essentiellement une morale de rites et de rapports sociaux. D'où spiritualité historiquement assez stable, une ouverture très étroite au problème de la personne et même une curiosité très faible quant aux possibilités d'assumer une conquête scientifique et technique du monde.

L'Oriental comme le musulman manifeste donc une personnalité spirituelle, philosophique et morale fort différente de celle des Occidentaux et engendrant une attitude générale à l'égard de l'existence qui se situe dans certains cas à l'opposé de la sienne. Le contact avec l'Occident se présente comme la confrontation d'un système cohérent et complet avec d'autres systèmes eux aussi cohérents et complets. Tout apport ou tout emprunt de l'un à l'autre a pour effet de mettre en lumière ces différences fondamentales, de provoquer par conséquent des résistances au changement, d'ébranler finalement ces cohérences.

Jean Darcet : *L'Occident face au reste du monde* — in « Prospective » No 3, Paris, P.U.F.

Manifestations de la Fraternité

1. *Respecte la vie.*

Sois sensible aux souffrances de ce qui vit. Soutiens les œuvres internationales qui s'emploient à nourrir ceux qui ont faim, à guérir ceux qui sont frappés par la maladie, à protéger les sources de vie, la Nature.

2. *Connais l'homme.*

Trop souvent, les hommes se fréquentent et se parlent comme des étrangers, non seulement dans les milieux qu'ils fréquentent mais même au sein de leur propre famille. Nous restons cantonnés en nous-mêmes et ne cherchons pas à nous approcher des autres.

3. *Comprend les autres.*

Sache qu'une vérité n'est jamais saisie qu'à travers une mentalité, une intelligence et une volonté bien définie. Admets donc que les autres peuvent agir différemment de toi et agir bien. L'homme qui n'est pas de ton avis est un homme, non un ennemi. C'est un frère que tu peux éclairer mais que tu dois respecter.

Comprendre, c'est tolérer, c'est permettre à chacun de vivre, travailler et penser librement, c'est vouloir que la misère et la faim ne rendent pas la liberté illusoire. C'est le devoir de tout homme d'œuvrer pour que les conditions de travail de tous les hommes s'améliorent, que leur niveau de vie s'élève, afin qu'ils connaissent la joie dans le travail et le bonheur dans le repos.

4. *Estime autrui.*

Vois d'abord ce qui est valable en lui avant de noter ce qui t'en sépare. Aider autrui ne doit en aucune façon entamer sa liberté, sa dignité ; il a le droit de conserver ses propres raisons de vivre. Quand on veut être aimé de quelqu'un, il faut lui parler de lui et non de soi.

5. *Elargis ton horizon.*

Apprends à regarder plus loin que ta famille, que ton école, que ton village, que ton pays ; ouvre les yeux tout grands sur le monde. Sache surmonter non seulement tes égoïsmes personnels, mais aussi les égoïsmes collectifs.

6. *Développe en toi l'esprit d'équipe.*

Le travail individuel s'enrichit du travail des autres et l'enrichit à son tour. Construire ensemble, c'est encore le moyen le plus sûr pour apprendre à se comprendre et à s'aimer. C'est ensemble, aussi, qu'on éprouve les plus profondes jouissances.

CONCLUSION

Retiens ces paroles de Saint-Exupéry (Terre des Hommes) :

Pourquoi nous haïr ? Nous sommes solidaires, emportés par la même planète, équipage d'un même navire. Et s'il est bon que les civilisations s'opposent pour favoriser des synthèses nouvelles, il est monstrueux qu'elles s'entre-dévorent.

Puisqu'il suffit, pour nous délivrer, de nous aider à prendre conscience d'un but qui nous relie les uns aux autres, autant chercher là où il nous unit tous. Le chirurgien qui passe la visite n'écoute pas les plaintes de celui qu'il cherche à guérir. Le chirurgien parle un langage universel, de même le physicien quand il médite ces équations presque divines par lesquelles il saisit à la fois et l'atome et la nébuleuse, et ainsi jusqu'au simple berger. Car celui-là qui veille modestement quelques moutons sous les étoiles, s'il prend conscience de son rôle, se découvre plus qu'un serviteur. Il est une sentinelle. Et chaque sentinelle est responsable de tout l'empire.

Et écoute ce que dit Gandhi :

L'amour, aspiration des âmes à la communion humaine, représente la loi supérieure et unique de la vie.

TEXTES

La Déclaration des Droits de l'Homme :

« Tous les hommes doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. »

Texte de Confucius :

« Y a-t-il un précepte, lui demande Tsen Kong, qui puisse guider l'action de toute une vie ? — Aimer, répondit Confucius. Ce qu'on ne désire pas pour soi, ne pas le faire à autrui. — Aimer les autres. »

Texte du Coran :

« J'aiderai mon frère opprimé, mais l'oppresseur comment l'aiderai-je ? — En l'empêchant de mal faire. — Les hommes, divisés en tribus et en familles, sont une même espèce ; ils ont été créés d'un seul individu.

Bouddha :

« Pour les règles de votre vie de chaque jour, soyez compatissants et respectez la vie la plus infime. Donnez et recevez librement. »

Les Evangiles :

« Aimez-vous les uns les autres. Aimez votre prochain comme vous-même. »

Une grande figure de l'humanité

Extrait d'un article de Robert Gladwell

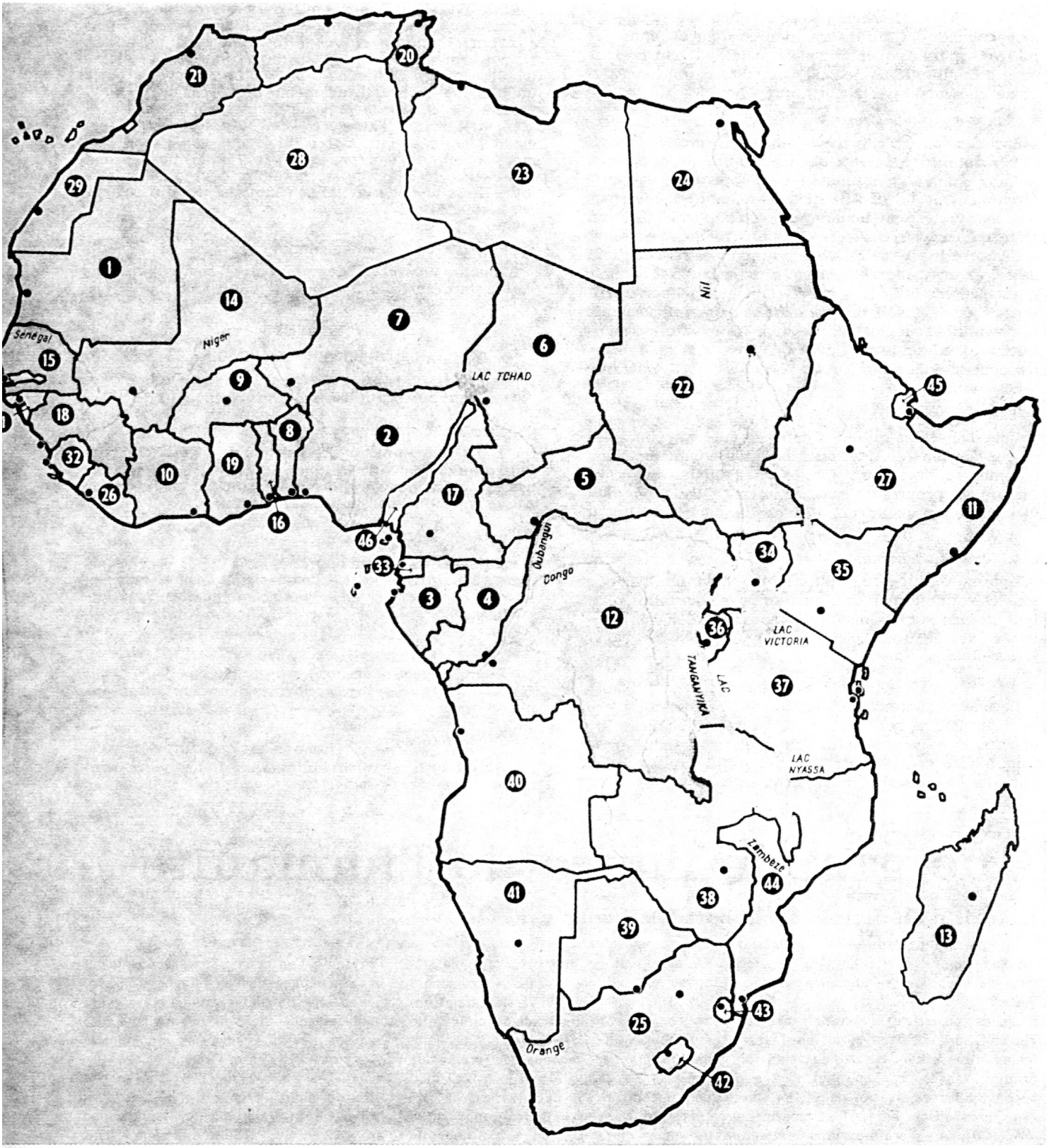
Un homme doit être courageux ; il doit aller de l'avant et se conduire en homme. »

C'est ce qu'écrivait l'historien anglais, Thomas Carlyle, et ce serait une excellente introduction à la biographie de Fridtjof Nansen, car on peut dire que pendant 68 ans (Nansen naquit en Norvège, près d'Oslo en 1861 et mourut en mai 1930), sa vie a été parfaitement conforme à tout ce que cette formule implique. Et lui-même dans un discours aux étudiants de l'Université Saint-André, en 1926, avait choisi de citer cette autre phrase de Carlyle : « Pour un homme, le premier de tous les problèmes consiste à savoir quel est le travail qu'il doit accomplir sur cette terre. »

Fridtjof Nansen a deux grands titres de gloire. Il a été un explorateur de l'Arctique d'un génie sans précédent, car il s'est dégagé des techniques traditionnelles lors de son expédition à travers le Groenland, en 1888, comme plus tard sur son navire « Fram » le bien-nommé — puisque « Fram » veut dire « En avant » — de 1893 à 1896. Son second titre de gloire a pour symbole le Prix Nobel de la Paix, qui lui fut attribué en 1922. **(Suite à la page 792)**

AFRIQUE 1961

en cinq ans vingt-deux pays ont accédé à l'indépendance



AFRIQUE 1961

1. **République islamique de Mauritanie** : 28 novembre 1960 ; 1 085 000 km², 730 000 habitants. Capitale : Nouakchott.
2. **Fédération de la Nigeria :** 1er décembre 1960 ; 878 450 km², 35 280 000 habitants. Capitale : Lagos.
3. **République gabonaise :** 17 août 1960 ; 280 000 km², 410 000 habitants. Capitale : Libreville.
4. **Congo :** 15 août 1960 ; 342 000 km², 800 000 habitants. Capitale : Brazzaville.
5. **République centrafricaine :** 13 août 1960 ; 493 000 km², 1 150 000 habitants. Capitale : Bangui.
6. **Tchad :** 11 août 1960 ; 1 264 000 km², 2 610 000 habitants. Capitale : Fort-Lamy.
7. **Niger :** 3 août 1960 ; 1 188 000 km², 2 800 000 habitants. Capitale : Niamey.
8. **Dahomey :** 1er août 1960 ; 115 760 km², 2 000 000 habitants. Capitale : Porto-Novo.
9. **Haute-Volta :** 5 août 1960 ; 274 120 km², 4 000 000 habitants. Capitale : Ouagadougou.
10. **Côte d'Ivoire :** 7 août 1960 ; 330 300 km², 3 100 000 habitants. Capitale : Abidjan.
11. **Somalie :** 7 juillet 1960 ; 650 000 km², 1 370 000 habitants. Capitale : Mogadiscio.
12. **Congo :** 30 juin 1960 ; 2 345 400 km², 13 700 000 habitants. Capitale : Léopoldville.
13. **République malgache : 26 juin 1960 ;** 589 260 km², 5 200 000 habitants. Capitale : Tananarive.
14. **Mali :** 20 juin 1960 ; 1 204 000 km², 4 300 000 habitants. Capitale : Bamako.
15. **Sénégal :** 20 juin 1960 ; 197 160 km², 2 600 000 habitants. Capitale : Dakar.
16. **Togo :** 27 avril 1960 ; 55 000 km², 1 100 000 habitants. Capitale : Lomé.
17. **Cameroun :** 1er janvier 1960 ; 432 000 km², 3 200 000 habitants. Capitale : Yaoundé.
18. **Guinée :** 28 septembre 1958 ; 245 850 km², 2 800 000 habitants. Capitale : Conakry.
19. **Ghana :** 6 mars 1957 ; 230 000 km², 4 900 000 habitants. Capitale : Accra.
20. **Tunisie :** 20 mars 1956 ; 125 650 km², 3 850 000 habitants. Capitale : Tunis.
21. **Maroc :** 2 mars 1956 ; 450 000 km², 10 330 000 habitants. Capitale : Rabat.
22. **Soudan :** 1er janvier 1956 ; 2 500 000 km², 11 400 000 habitants. Capitale : Khartoum.
23. **Libye :** 22 décembre 1951 ; 1 751 000 km², 1 200 000 habitants. Capitale : Tripoli.
24. **République arabe :** 1922 ; 1 000 000 km², 25 000 000 habitants. Capitale : Le Caire.
25. **Union Sud-Africaine :** 1910 ; 1 224 200 km², 15 000 000 habitants. Capitale : Prétoria.
26. **Libéria :** 1847 ; 95 400 km², 1 500 000 habitants. Capitale : Monrovia.
27. **Ethiopie :** 1 200 000 km² ; 21 000 000 habitants. Capitale : Addis-Abéba.

Autres territoires : 28. Algérie et Sahara, Alger (Fr.). - 29. Sahara espagnol, Villa Cisneros (Esp.). - 30. Gambie, Bathurst (G-B). - 31. Guinée portugaise, Bissau. - 32. Sierra Leone, Freetown (G-B). - 33. Guinée espagnole, Baba. - 34. Ouganda, Entebbe (G-B). - 35. Kenya, Nairobi (G-B). - 36. Ruanda Urundi, Ousoumboura (Bel.). - 37. Tanganyika, Dar-es-Salam (G-B). - 38. Fédération des Rhodésies et Nyassaland, Salisbury (G-B). - 39. Bechuanaland, Mafeking (G-B). - 40 Angola, Saint-Paul de Loanda (Por.). - 41. Sud-Ouest Africain, Windoek (Union Sud-Africaine). - 42. Basutoland, Maseru (G-B). - 43. Swaziland. Mbabane (G-B). - 44. Mozambique, Lourenço Marques (Por.). - 45. Côte française des Somalis, Djibouti. - 46. Cameroun britannique, Tiko.

(Suite de la page 789)

Son œuvre humanitaire

Après la fin de la première guerre mondiale, il se consacra à des œuvres humanitaires et à la Société des Nations. La première grande tâche qu'il réussit à accomplir fut de faire rapatrier un million de prisonniers de guerre « disparus » ; puis, sans se lasser, il s'attacha à trouver aux réfugiés un asile en dépit de toutes les difficultés.

Des milliers et des milliers d'hommes et de femmes ont béni l'introduction du « passeport Nansen », qui devenait une possibilité d'accession à la citoyenneté. Avec un dévouement et une opiniâtreté bien caractéristiques, il s'occupa du sort des populations arméniennes. C'était après les terribles massacres des Arméniens, en 1915.

En 1928, il n'y avait pas moins de 7 000 réfugiés en Arménie, réinstallés grâce à Nansen qui, en 1922, signait une convention qui assurait 12 000 nouvelles résidences.

Michael Hanson, qui était alors le responsable du Comité qui avait continué l'œuvre de Nansen, déclarait dans un discours, alors qu'il recevait le Prix Nobel au nom du Comité :

« Lors d'une visite à Alep, je m'en souviens, les Arméniens de la région avaient donné un dîner en mon honneur. Bien entendu, j'avais dû faire un discours, et, quand je prononçai pour la première fois le nom de Nansen, l'assemblée tout entière se leva et, pendant une ou deux minutes, pria en silence. Plus tard, je rapportai ceci à l'un de mes hôtes, qui me dit alors :

» — Nous autres, Arméniens, nous sommes convaincus que Nansen est assis à la droite du Seigneur et qu'il veille sur le peuple arménien. »

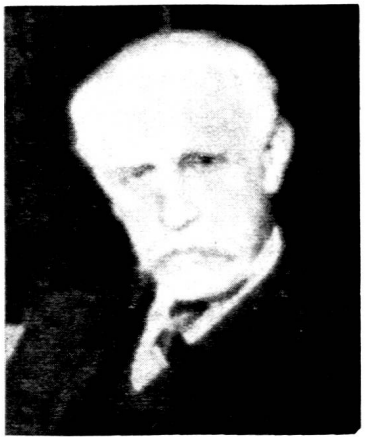
Quand il avait une vingtaine d'années, Nansen avait rendu hommage à un autre peuple, les Esquimaux ; il tira parti des expériences qu'il avait faites parmi « ce vaillant petit peuple » qui lui avait inspiré une profonde affection, quand, longtemps après, il se consacra aux réfugiés, par exemple aux Arméniens, et aux minorités opprimées.

L'explorateur

Quel était donc exactement le projet de traversée du Groenland ? Nansen lui-même l'avait exposé dans un journal norvégien, en janvier 1888 : « Je désire insister particulièrement, écrivait-il, sur le fait que l'entreprise pourrait être celle de trois ou quatre skieurs expérimentés, qui pourraient s'approcher par voie de terre aussi près que possible de la côte est du Groenland, et traverser le pays pour atteindre les colonies de l'ouest. »

« Mon expérience en tant que skieur et les conclusions apportées par l'expédition de Nordenskiold en 1883 me permettent d'affirmer que l'on peut avancer à ski plus vite que par n'importe quel autre moyen quand les conditions d'enneigement sont bonnes. En traversant d'est en ouest, il faut brûler ses vaisseaux, si bien que nul n'a plus besoin d'encouragement, puisque l'on ne peut songer à retourner vers la côte est, alors que, devant soi, il y a les colonies de la côte ouest, c'est-à-dire tous les attraits et toutes les commodités de la civilisation. »

En mai 1888, Nansen et sa petite équipe prirent la mer pour gagner l'Islande. Ils étaient à bord d'un navire armé pour la chasse aux phoques, « le Jason », qui les emmenait à travers le détroit du Danemark vers la côte est du Groenland. Une fois sur le glacier, Nansen mit



deux mois pour gagner le point le plus élevé — 3 000 mètres — mais l'équipe devait lutter contre le vent debout, et tirer les traîneaux entre les crevasses. Ce fut alors — c'est-à-dire le 5 septembre — que l'un des Lapons de l'équipe s'écria :

« Par les diables de l'enfer, personne ne sait qu'une côte est si loin de l'autre côte, puisque personne n'y est encore jamais allé. »

Nansen n'était lui-même pas tout à fait sûr de la distance qui restait à parcourir. Il redoutait d'avoir trop attendu des marches de jour. Le 17 septembre 1888, deux mois avaient passé depuis qu'ils avaient quitté le « Jason », mais, ce matin-là, pour la première fois, la paroi intérieure de la tente n'était pas raide de gel. Et tous à la fois, ils crurent avoir entendu un gazouillement d'oiseau. Ils se ruèrent hors de la tente. C'était bien un bruant des neiges. Bientôt, ils en virent un autre. Plus tard, Nansen en gardait un souvenir ému :

« Nous avons béni les deux bruants ; l'un nous apportait un dernier salut de la côte est, et l'autre nous souhaitait la bienvenue sur la côte ouest. »

Ce fut le 9 novembre 1888 que l'on apprit en Europe la première traversée victorieuse du Groenland, mais, comme il n'y avait aucun navire pour oser se risquer si loin dans le Nord et ramener les membres de l'expédition vers la civilisation, ils hivernèrent au Groenland. Ce ne fut que le 30 mai 1889 que Nansen et son équipe regagnèrent la Fjord d'Oslo, où ils furent accueillis, sous un soleil éclatant, par des centaines de voiliers, toute une flotte de bateaux à vapeur, et des foules délirantes d'enthousiasme. La grande aventure était un triomphe et Fridtjof Nansen avait tout à coup acquis une célébrité mondiale.

Grâce à l'expérience Nansen, on savait désormais que le Groenland faisait partie de la calotte glaciaire et l'on possédait une description très précise des conditions caractéristiques en Europe septentrionale et en Amérique du Nord pendant l'ère glaciaire. L'expédition avait fourni d'autres renseignements d'intérêt scientifique ; de plus, l'impulsion était donnée à d'autres explorations.

Fridtjof Nansen connaissait désormais la gloire : ce qui suscita une réaction qui le dépeint tout entier : « Maintenant que je savoure la gloire et que je peux juger de ce qu'elle vaut, je ne la désirerai plus. »

L'expédition polaire

En 1884, il avait lu qu'un yacht américain, pris dans les glaces de l'Arctique, avait dérivé avec les glaces dans les régions polaires ; on savait aussi qu'un tronc de mélèze sibérien avait dérivé à travers le Pôle. Nansen avait imaginé un navire particulièrement résistant et d'une forme telle qu'il ne puisse être broyé par les glaces, mais, au contraire, qu'il puisse s'élever sur la glace : tout comme un pépin d'orange peut être pincé entre les doigts.

C'est ainsi que fut construit le fameux navire polaire, « le Fram » ; gréé en goélette et équipé de machines, c'était un navire de 400 tonnes, de près de 40 mètres de long, 11 mètres de large et dont la coque avait 60 centimètres d'épaisseur.

Le « Fram » partit donc d'Oslo — nommée alors « Christiania », en juin 1893, avec treize hommes d'équipage et trente traîneaux à chiens. En septembre, il avait atteint le lointain Cheliouskine », à l'extrême-nord de la Sibérie. La glace avait 9 mètres d'épaisseur. Alors survint l'enclavement ; le vaisseau craquait et tremblait, et alors, exactement comme Nansen l'avait prévu, il échappa à la terrible étreinte et s'éleva jusqu'à ce qu'il se fut dressé tout entier sur les glaces. La dérive du « Fram » avait commencé.

Le temps était venu, Nansen le savait, où l'équipage allait être entièrement occupé. Les appareils scientifiques devaient être montés. Il fallait construire un camp pour les chiens, sur la glace, et organiser des expéditions de chasse. Le navire dériva lentement vers le nord pendant un an ; puis il commença à dériver vers l'ouest. Ce fut alors que Nansen décida d'abandonner le « Fram » et d'entreprendre la course au Pôle.

« Avec Johansen pour seul compagnon, vingt-huit chiens, trois traîneaux qui portaient nos deux kayaks (nos canots esquimaux), une tente, nos sacs de couchage, des instruments scientifiques, nos provisions, je quittai le « Fram » et nous partîmes à travers les glaces. En avril 1895, Johansen et moi étions parvenus à 320 kilomètres du Pôle, plus loin au nord que tous les explorateurs qui nous avaient précédés. Le thermomètre indiquait 40° au-dessous de zéro, nos vêtements et nos sacs de couchage étaient raides de gelée ; les chiens étaient épuisés. Je pris la décision de revenir en arrière et de renoncer à atteindre le Pôle. »

La mort avait souvent menacé Nansen et Johansen. Ils furent un jour brusquement attaqués par un ours polaire. Une autre fois, alors qu'ils rampaient sur un iceberg pour faire des relèvements, leurs kayaks partirent à la dérive et ne purent être récupérés que parce que Nansen n'hésita pas à plonger dans les eaux glacées. Une autre fois encore, un énorme veau marin attaqua le canot de Nansen et le mit en pièces. Finalement, les deux hommes s'enterrèrent pour l'hiver, c'est-à-dire qu'ils construisirent une hutte avec des outils fabriqués dans des défenses de morse.

Quand finalement Nansen et Johansen retournèrent en Norvège, après avoir passé un hiver sur la glace, il y avait plus de trois ans qu'ils étaient partis. A leur arrivée, ils apprirent qu'on était sans nouvelles du « Fram » et de son équipage. Mais, une semaine plus tard, le « Fram » arrivait, après avoir dérivé autour du Pôle, revenu à bon port, exactement comme Nansen l'avait prévu.

L'expédition comportait une découverte inespérée de la mer polaire, très importante du point de vue géographique. C'était la profondeur arctique, avec sa couverture de glace et ses températures extraordinaires qui avaient passionné Nansen. Zoologiste qualifié, il s'était consacré aux problèmes physiques de l'océanographie, une science qui se développait rapidement à la fin du siècle dernier, et à laquelle il avait donné une grande impulsion.

Pendant la dérive du « Fram », Nansen avait noté que la glace se déplaçait toujours à la droite de la direction d'où soufflait le vent, et il en avait conclu que ce devait être sous l'effet de la rotation de la terre. Il développa ses observations : c'était le vent qui mettait la glace en mouvement. La rotation de la terre faisait que chaque mouvement à la surface du globe était soumis à une force qui, dans l'hémisphère nord, provoquait une poussée vers la droite. A cause de cette force, la glace ne pouvait dériver dans la direction du vent, mais sur la droite. Ces observations de Nansen ont fait de lui le créateur de la théorie moderne des courants poussés par le vent.

En 1930, il projetait, à l'occasion de son 69e anniversaire, de survoler le Pôle Nord dans le « Graf Zeppelin » du docteur Eckener. Il considérait le zeppelin comme un précieux instrument d'investigation scientifique, mais il mourut cette même année à l'âge de 68 ans. Dans le monde entier, on lui rendit hommage ; pour des milliers et des milliers de personnes en exil, son nom était attaché au nouveau foyer qu'elles avaient trouvé.

L'Afrique se transforme

L'UNESCO a mené une enquête sur les problèmes de l'éducation dans vingt-deux pays d'Afrique. Georges Pradler donne ses propres conclusions et celles de l'UNESCO

L'Afrique a changé de visage. Elle a changé de rythme. Nous parlons ici de pays extrêmement divers ; entre leurs dimensions, leurs ressources, leur histoire, il n'y a guère de commune mesure.

Mais, en dépit de toutes les différences, il n'y a pas un seul de ces pays qui ne soit engagé dans une entreprise extraordinaire : celle d'assurer l'instruction complète de centaines de milliers d'enfants dont les pères n'avaient jamais vu la moindre école. Le mot « extraordinaire » est employé à dessein. Il n'y a eu nulle part, à aucune époque, d'évolution aussi rapide dans le domaine de l'enseignement.

En dix ans, les pourcentages d'augmentation ont atteint dans certains territoires 300 % en ce qui concerne le nombre des écoles et celui des élèves. Une telle accélération était difficilement prévisible ; nul n'aurait pu deviner à la fin de la seconde guerre mondiale qu'une république indépendante appelée le Ghana compterait dans ses écoles plus de 600 000 élèves en 1960 ; et qu'il y aurait plus de 130 000 écoliers au Sénégal et au Mali.

On n'aurait pas été moins étonné d'apprendre il y a quinze ans qu'Addis-Abéba aurait un grand collège universitaire et que l'équipement des amphithéâtres, des bibliothèques et des laboratoires des universités d'Ibadan, d'Accra, de Léopoldville, de Dakar, feraient honte à plusieurs villes d'Europes : il y a en ce moment 112 000 garçons et filles dans les écoles secondaires et les écoles normales de la Nigéria ; l'an dernier les lycées de Guinée ont reçu 1 600 élèves de classe de 6e et ceux de Madagascar en comptent près de 20 000. Mais il importe de se rendre compte que la plupart de ces établissements étaient des rêves il y a une génération.

Si le voyageur qui traverse ces pays était venu dix ans ou peut-être deux ans plus tôt, il n'aurait pas vu des établissements plus anciens, des centres moins bien équipés, etc. : il n'aurait rien trouvé du tout. Il comprend qu'il n'assiste pas à un simple progrès de l'enseignement mais à une accélération brusque équivalant à une véritable création.

C'est sans doute pourquoi les responsables de l'éducation dans les pays d'Afrique ne témoignent d'aucune anxiété lorsqu'ils citent les chiffres de la population enfantine non encore scolarisée. En certains cas, les chiffres sont énormes. L'Ethiopie, la Somalie, le Niger, la Haute-Volta ne peuvent pas encore assurer l'instruction primaire d'un dixième des enfants d'âge scolaire. En Sierra Leone, au Libéria, au Dahomey, dans le Tanganyika, les écoles ne reçoivent pas plus de trois enfants sur dix.

Bâtir une école ne coûte pas cher

Trois pays : le Libéria, la Guinée et la Sierra Leone couvrent ensemble une superficie de 432 323 kilomètres carrés, soit plus que la Grande-Bretagne, plus que le Japon. Or, leur population totale est à peu près celle de Londres, et bien moindre que celle de Tokyo. On prétend

que la sous-population est un obstacle permanent au développement économique ; elle a en tout cas des effets désastreux sur le développement d'un réseau scolaire efficace et complet. On a pu dire qu'en Afrique les pourcentages de scolarisation sont presque toujours en rapport avec la densité de la population. L'administration, quelle que soit l'insuffisance de ses ressources, est généralement prête à fournir l'école et les maîtres que réclame une ville de dix mille habitants ; elle s'avoue impuissante à pourvoir aux mêmes besoins pour cinquante villages de deux cents habitants. Ce n'est pas que les cinquante villages exigent qu'on vienne à grands frais leur bâtir une école. La plupart d'entre eux sont parfaitement disposés à construire eux-mêmes non seulement la maison d'école, mais aussi le logement de l'instituteur.

Lors de la conférence des ministres et directeurs de l'éducation organisée par l'Unesco à Addis-Abéba en février 1960, le représentant de la Somalie a pu dire : « Laissons de côté le problème des constructions. A la rigueur, un arbre suffit pour y appuyer le tableau noir et pour donner un peu d'ombre. C'est le maître qui fait l'école, ce n'est pas le bâtiment. Le vrai problème est celui des maîtres... »

Besoin de manuels scolaires

Dans la plupart des cas, les livres sont importés d'Europe. Conçus avec beaucoup de soin pour des enfants qui vivent dans un milieu social et géographique totalement différent, ils ne facilitent pas le travail intellectuel des jeunes Africains ; ils les obligent, au contraire, à surmonter d'abord cet obstacle de devoir se servir de textes peut-être excellents selon les normes pédagogiques anglaises ou françaises, par exemple, mais qui, par définition, ne sont pas faits pour eux.

Tous les éducateurs africains réclament que, pour certaines disciplines au moins, l'édition leur procure enfin des manuels qui tiennent compte de l'histoire et des caractéristiques nationales et ethniques. Certains d'entre eux ont déjà fait des travaux décisifs dans ce domaine, en particulier au Ghana, en Nigeria et en Guinée.

En ce qui concerne l'enseignement primaire, l'adaptation des manuels comporterait aussi plus d'un changement d'ordre linguistique. Le problème, cette fois, concerne toutes les nations d'Afrique ; devant le problème des langues, les chances ou les malchances sont égales pour toutes. La chose est bien connue : pas un seul pays de l'Afrique tropicale ne possède une langue qui soit parlée sur l'ensemble de son territoire. Plus précisément dans chaque pays, les plus petits comme les plus grands, les diverses populations ou les diverses provinces parlent plusieurs langues différentes. Ces considérations générales ne troublent peut-être guère les enfants qui entrent à l'école. Dans certains pays on commence par leur apprendre à lire dans une langue africaine, qui n'est pas forcément leur langue maternelle, mais qui est du moins la plus répandue dans leur canton ou leur province. Cette langue leur sert donc à acquérir les premiers mécanismes et à savoir que des signes sur du papier représentent des sons, des images et des idées.

Problème des langues

En d'autres pays, ils n'apprendront à lire et écrire dans leur langue que beaucoup plus tard et à supposer qu'ils en aient envie : dès la première année, l'apprentissage de la lecture se fait en français ou, en d'autres lieux, en espagnol, en anglais, en portugais.

De toute façon, ceux qui débutent en déchiffrant des contes et des poèmes en asante-twi, en yorouba, en ibo, en lingala ou en ki-swahili savent qu'en réalité le véritable médium d'enseignement sera une langue européenne et qu'à moins de bien connaître cette langue ils ne pourront faire tout au plus que quatre ans d'études primaires.

Où en sont donc les écoles secondaires ?

5 % des enfants à l'école secondaire

En fait, l'enseignement secondaire en Afrique dépend de l'étranger. Fonctionnaires de l'Etat, missionnaires, employés des Voluntary Agencies, les professeurs viennent d'Europe, ou d'Amérique — ou d'Asie, car en Ethiopie et sur la côte orientale les Indiens sont nombreux.

Tout cela est bien. Personne n'ignore l'œuvre accomplie par ces divers établissements : c'est grâce à eux que l'Afrique s'intègre aujourd'hui dans la vie internationale, et il ne serait guère exagéré de dire que c'est dans ces lycées et dans ces high schools qu'est née l'indépendance des jeunes nations africaines. Cependant, on est obligé de constater désormais leur insuffisance. Ils ne sont pas assez nombreux et, sauf dans quelques pays, il leur est extrêmement difficile de se développer.

Une enquête menée par l'Unesco dans vingt-deux pays de l'Afrique tropicale révèle que, dans dix-sept de ces vingt-deux pays, le pourcentage que représentent les effectifs de l'enseignement secondaire par rapport à ceux de l'enseignement primaire est inférieur à 5 %. Il n'y a d'ailleurs que quatre pays où ce pourcentage soit supérieur à 7 %.

Les raisons de ces lacunes, on les devine aisément. La première est que l'on ne croyait pas naguère à l'évolution industrielle des nations africaines indépendantes. D'autre part, s'il s'est trouvé un assez grand nombre de professeurs étrangers pour venir enseigner les langues, les mathématiques, voire la grammaire latine et les arts d'agrément, il a toujours été difficile d'envoyer outre-mer de bons instructeurs de mécanique, de forge ou d'électricité, de bons maîtres de dessin industriel, de bons professeurs de sciences appliquées.

Cependant l'équipement, les machines, le matériel viendront beaucoup plus vite que les professeurs. Et déjà, dans l'enseignement secondaire général comme dans le technique, c'est le manque de professeurs qui crée partout une situation alarmante. Toutes les nations assez favorisées pour pouvoir envoyer du personnel enseignant outre-mer entendront l'appel que leur adressent les pays d'Afrique. C'est par centaines que l'on y réclame des professeurs de sciences, de mathématiques, de français, d'anglais — et d'arabe dans certains pays comme la Somalie.

Les ministres et les directeurs de l'éducation des pays d'Afrique tropicale, qui se sont réunis en février dernier à Addis-Abéba, ont lancé un appel pressant à l'Unesco, lui demandant de les aider à créer et à faire fonctionner des institutions régionales pour la formation du personnel enseignant des écoles secondaires principalement.

L'Unesco répond à ce vœu. Son programme pour les années 1961-1962 prévoit, en effet, la création, en Afrique tropicale, de deux centres régionaux qui se consacreront à la formation du personnel enseignant des écoles normales et à des recherches pédagogiques.

D'autre part, le Fonds spécial des Nations Unies va mettre l'Unesco en mesure d'aider au développement de l'enseignement secondaire. Citons, comme exemple, le projet de création d'une école normale fédérale en Nigeria, destinée à la formation des professeurs du secondaire. L'aide provenant du Fonds spécial s'élèverait à 800 000 dollars, le gouvernement nigérien, pour sa part, devant investir 1 800 000 dollars dans cette entreprise.

Les parents attendent que l'école fasse ses preuves

Les parents escomptent les avantages matériels dont bénéficiera le garçon instruit, apte par conséquent à des emplois prestigieux et bien rémunérés ; ils n'ont pas les mêmes espérances en ce qui

concerne l'avenir de leurs filles, auxquelles ils peuvent d'ailleurs confier très tôt des besognes immédiatement utiles. Mais ce qui est pire, c'est qu'en envoyant leurs filles à l'école, les familles ont, dans certains cas, le sentiment de faire un sacrifice inutile. L'instruction livresque acquise en quatre, cinq ou six ans, à l'âge où les jeunes africaines se préparent au mariage, à quoi sert-elle quand il s'agit d'assumer les tâches et les responsabilités d'une femme ?

A la campagne surtout, l'enseignement des filles, pour s'imposer utilement, devra prouver d'abord son efficacité sur le plan économique et sur le plan social. Lorsqu'on jugera que les femmes, parce qu'elles ont fait des études, sont meilleures ménagères, meilleures éducatrices, voire commerçantes plus prospères, les filles seront à l'école aussi nombreuses et aussi assidues que leurs frères.

En accédant à l'indépendance, les pays africains s'attaquent sans délai aux problèmes de l'enseignement. Leurs gouvernements savent et disent avec une parfaite clarté que l'éducation, dans les circonstances présentes, exige les mêmes efforts et la même vigilance que la stabilité sociale et que la prospérité économique. C'est désormais une vérité évidente et même banale : l'avenir de chaque pays dépend de l'instruction qu'elle donne aux jeunes générations. Il serait regrettable que les Etats ou les institutions responsables de l'assistance offerte à ces pays songent uniquement à l'industrie, à l'équipement, aux finances, en oubliant qu'il n'y a pas de plus précieux investissement que les dépenses en faveur de l'éducation.

Quelques aspects de l'économie d'Afrique

On considère que jusqu'ici le 3 % seulement des ressources hydrauliques sont exploitées ; de nombreux projets de constructions de barrages sont à l'étude ou en cours d'exécution, en particulier au Ghana (barrage long de 1 800 mètres créant un des plus grands bassins d'accumulation du monde), en Guinée (barrage d'un kilomètre, épaisseur à la base 750 mètres, 5 milliards de kw.), au Cameroun, en Afrique équatoriale française, sur l'Ogooué. Le bon marché du courant électrique ainsi produit facilitera la métallurgie de l'aluminium, car la bauxite abonde dans ces régions.

La terre d'Afrique contient d'abondantes réserves de minerais souvent fort éloignées de la côte et par conséquent difficilement accessibles ; on envisage la construction de téléphériques, comme celui d'Afrique équatoriale française, long de 80 kilomètres, qui évacuera à l'heure 150 tonnes de minerai de manganèse exploité à ciel ouvert dans la plus grande mine de ferro-manganèse du monde occidental. (On sait que chaque tonne d'acier contient 7 kg. de manganèse.)

D'autres gisements métallifères récemment découverts ne tarderont pas à alimenter une importante industrie métallurgique dès que seront résolus les problèmes de transport et qu'une main-d'œuvre capable et dûment encadrée pourra être utilisée. La Mauritanie possède, à Fort-Gouraud, un des plus importants gisements de fer connus ; la Guinée estime sa richesse à 2 milliards de tonnes à une teneur de 50 % ; le Dahomey, la Nigeria, le Libéria, le Congo en possèdent des réserves considérables. Le tungstène, le rutile (essentiel à la métallurgie moderne), l'étain, le cuivre, le manganèse, abondent en divers pays, comme aussi les métaux légers tels que le colombium et titanium, métal de l'avenir, indispensable à la fabrication des fusées, des moteurs à réaction et à l'appareillage atomique. La pechblende du Congo contient 80 % d'uranium.

Si le Cameroun exploite des bois tropicaux comme l'« azobé », dur, imputrescible, résistant à l'eau et aux insectes et d'une densité de 1,2, le Libéria a la plus vaste plantation mondiale de caoutchouc, la Côte d'Ivoire cultive 250 000 ha de caféiers et autant de cacaoyers ; le Ghana produit presque la moitié du cacao consommé dans le monde, tandis que la Nigeria fournit les quatre cinquièmes du savon britannique. Le Sénégal exporte par Dakar (350 000 habitants) les arachides dont la production pourra devenir beaucoup plus considérable.

Toutes ces cultures, toutes les exploitations minières, toutes les industries ne connaissent encore que des rendements assez faibles, que les investissements américains et européens vont accroître pour faire de l'Afrique le continent de l'immédiat avenir. **A. Chz**

Nouveau visage de l'Amérique latine

Il est devenu banal de parler de l'Amérique latine comme d'une terre de contrastes et d'opposer son modernisme trépidant aux archaïsmes de sa vie rurale. Il y a de nombreuses années déjà, André Siegfried avait noté avec beaucoup de finesse que les villes de l'Amérique latine n'étaient pas encore intégrées au paysage géographique. Elles sont souvent comme des enclaves de civilisation dans un cadre grandiose qui nie la présence de l'homme. A quelques kilomètres de Lima, on peut se croire transporté en plein Sahara, et dans les environs immédiats de Rio de Janeiro, il est des vestiges de la grande forêt tropicale où l'on se sent aussi loin du monde moderne qu'en pleine Amazonie. C'est par ces contrastes que le continent s'affirme comme une terre neuve.

Les progrès de cette industrialisation sont si rapides qu'aujourd'hui des automobiles sorties d'usines brésiliennes sillonnent des routes asphaltées.

MOUVEMENT DÉMOGRAPHIQUE

L'industrialisation a attiré vers les villes des masses paysannes encore frustes, mais qui, en peu d'années, auront acquis une nouvelle conception de l'Univers. L'isolement dans lequel ont vécu les masses latino-américaines est rompu. Elles ont pris conscience de leur situation et réclament aujourd'hui un plus haut niveau de vie. Le phénomène est particulièrement frappant dans la région andine, où les Indiens qui vivaient dans de petites communautés isolées, se refusant à tout contact avec la ville, les abandonnent aujourd'hui pour s'établir dans les bidonvilles de Lima, de La Paz ou de Quito. La capitale du Pérou, qui était jadis une ville presque blanche, possède aujourd'hui une population indienne d'un demi-million. Les conséquences de cette urbanisation se feront sentir bientôt : l'Indien, en apprenant l'espagnol, s'arrache à son passé et s'intègre

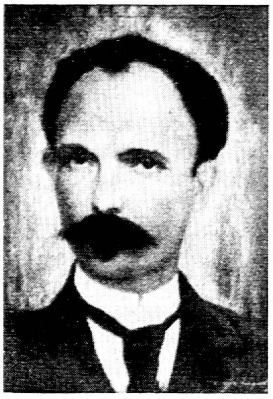
(Suite à la page 797)

Les libérateurs de l'Amérique latine

JOSE DE SAN MARTIN (1778-1850). Grande figure de l'indépendance de l'Amérique latine. Après avoir libéré l'Argentine, son pays natal, il réussit la traversée des Andes d'Argentine au Chili, exploit épique, qui lui permit, en 1817, de libérer le sud du continent. Noble caractère, il a donné à la jeunesse sud-américaine un exemple inoubliable.

ANTONIO JOSE DE SUCRE (1793-1830). Lieutenant de Bolivar à la bataille de Pichincha, où il assura l'indépendance de l'Equateur. Il commandait en juillet 1824 l'armée qui fut victorieuse des troupes espagnoles à Junin, préparant ainsi la voie à la libération du Pérou, que sa nouvelle victoire à Ayacucho rendit définitive. Elu président de la République en 1825, il démissionna en 1826.

BERNARDO O'HIGGINS (1778-1842). Né au Chili, de père irlandais. Il prit les armes et commanda les forces des partisans chiliens pendant la première partie de la guerre d'indépendance. Il fit opérer à ses troupes la jonction avec l'armée de San Martin pour libérer le Chili. Chef du premier gouvernement de la République chilienne, il démissionna cinq ans plus tard. En son honneur, une province chilienne porte son nom.



JOSE MARIA MARTI (1853-1895) était à la fois journaliste et poète. Patriote cubain, il fut déporté par deux fois à cause de ses idées et de ses activités révolutionnaires ; il fut l'un des chefs du mouvement cubain pour l'indépendance en exil, et pendant la guerre de Dix ans qui devait ravager Cuba de 1868 à 1878. En 1895, quand la guerre civile éclata de nouveau, Marti reprit les armes, et tomba en combattant l'un des premiers. Cuba devint libre en 1898.

FRANCISCO DE MIRANDA (1752-1816). Le plus ardent et le plus éloquent de ceux qui plaidèrent la cause de l'indépendance hispano-américaine à l'étranger. Inlassable propagandiste, il sillonna les Etats-Unis, l'Angleterre, la France, et même la Turquie et la Russie. De retour au Venezuela après 30 ans d'exil, il commanda deux expéditions infructueuses contre les Espagnols. Il fut fait prisonnier en 1812 et mourut en captivité quatre ans plus tard.

(Suite de la page 795)

au reste de la nation. Il a pris la mesure de sa misère et sait qu'il est possible de mener une vie moins diminuée et humiliée que celle qui lui est échue en partage.

Un phénomène analogue se produit au Brésil, où Sao Paulo, la grande ville industrielle du Sud, voit affluer les paysans noirs qui viennent s'embaucher dans l'industrie. Avec ces émigrants, c'est une civilisation archaïque, mais riche de traditions artistiques qui pénètre la civilisation urbaine. Au Pérou, c'est leur musique, d'une si profonde tristesse, que les Indiens ont introduite. Chaque dimanche, sous d'énormes toiles de cirque, des groupes folkloriques exécutent, devant une foule bigarrée, les airs des montagnes que seuls connaissaient quelques voyageurs privilégiés. Au Brésil, les Noirs ont répandu dans les villes les cultes africains avec leurs danses extatiques et leur musique rituelle. Ecrivains, musiciens et artistes peuvent puiser à pleines mains dans une matière extraordinairement abondante.

DÉSIR D'INSTRUCTION

A quelles tâches l'Amérique Latine doit-elle se consacrer si elle ne veut pas rester une terre marginale ? Tout d'abord, se pose à elle le problème de l'éducation. Aucun progrès n'est possible si le taux d'analphabétisme continue à être ce qu'il est. La civilisation est trop complexe pour que des illettrés puissent en être les porteurs. Les obstacles sont énormes. Tout d'abord la distance, l'isolement et la pauvreté. Les gouvernements ont trop souvent négligé de former les cadres de l'enseignement. Le désir d'instruction est intense, même chez les Indiens que l'on qualifie de primitifs. En beaucoup d'endroits des Andes, à des altitudes oscillant entre 3.500 et 4.000 mètres, des villages indiens ont construit spontanément des écoles et leurs habitants se sont cotisés pour payer le traitement d'un maître d'école. Des communautés indiennes prennent en charge les frais d'étude d'enfants particulièrement doués dans l'espoir qu'ils reviendront un jour au village pour les aider. La bonne volonté des masses est immense, car elles sentent que c'est l'éducation qui leur apportera le salut.

Ces pays ont besoin de cadres. Les techniciens manquent. Les professions dites libérales — médecine et droit — attirent le plus grand nombre d'étudiants alors que les autres professions sont dédaignées. Il y a là un héritage de l'époque coloniale auquel les nouveaux Etats devront renoncer s'ils veulent survivre.

L'éducation ne doit pas se borner à l'alphabétisation. Un immense effort de développement communautaire s'impose si l'on souhaite augmenter la productivité restée très faible en raison de l'ignorance des paysans. Tout le système des communications doit être modernisé pour briser l'isolement des communautés et rétablir l'équilibre dans la distribution.

Ces transformations nécessaires ne seront possibles que lorsque les masses ne seront plus condamnées à la stagnation et que l'espoir d'améliorer leur existence leur aura été apporté par l'effort des éducateurs. A cette tâche, l'Unesco, depuis longtemps, est intimement associée.

Alfred Métraux.

Impressions d'un voyage au Brésil

Notre collègue Albert Schwab, de Vevey a parcouru, durant ses dernières vacances toute une partie de l'immense Brésil dont l'évolution économique, sociale et culturelle se poursuit à un rythme sans cesse accéléré. Il a bien voulu donner à l'« Educateur » ses impressions qui intéresseront certainement nos lecteurs.

Introduction :

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que le Brésil, occupant la moitié du continent sud-américain, totalise une superficie égale à 8 ½ millions de km2, environ 15 fois la France. Cette terre géante ne compte que 60 millions d'habitants, descendants d'émigrants portugais, espagnols, italiens, allemands, suisses, japonais, pour la plupart. Les races blanche, jaune, noire, indienne s'y sont croisées ; innombrables sont les métis et les mulâtres. Dans ce pays où les distances s'ajoutent aux distances, sans qu'on en voie la fin, les mesures ne sont plus à notre échelle européenne et les gratte-ciel, là-bas, regardent les cathédrales de bien haut. (Sao-Paulo, Rio de Janeiro.)

Le Brésil s'étend presque tout entier dans la zone tropicale, du 5e degré N, environ, au 34e degré S. Plus de 4 000 km, à vol d'oiseau. Les distances entre villes importantes sont énormes : 2 000 km de Rio à Recife, par exemple. Qu'on ne s'étonne donc pas d'apprendre que les bonnes routes et chemins de fer sont rares, que l'avion est le moyen de transport le plus courant, le plus commode et,

parfois, l'unique : on compte quelque 10 000 aérodromes ou places d'atterrissage. L'avion pénètre partout sur le littoral, à l'intérieur, dans les endroits les plus reculés. Les pilotes sont fort bien formés, très sûrs ; les compagnies d'aviation nombreuses ; entre Sao Paulo et Rio s'est établi un pont aérien permanent ; vous montez en avion, comme si vous preniez un taxi en Europe. A chaque dix minutes, un départ, dans un sens ou dans un autre. En quelques heures, le représentant de commerce, par exemple, se trouve à Manaos, au cœur de l'Amazonie, ou plus à l'intérieur encore. Les distances sont énormes ; l'avion les supprime.

Il existe cependant de bonnes routes asphaltées entre Santos et Sao (autoroute ultra-moderne) entre Sao et Rio, Rio-Brasilia et, bien entendu, dans un large rayon autour des grandes agglomérations. A part cela, il faut se contenter de chemins en terre battue et de pistes. Le pays est jeune, tout est si immense qu'il n'est guère possible de faire aux amortisseurs solides mieux pour l'instant. En dehors des grandes villes, la « jeep » devient le véhicule indispensable, qui puisse s'insinuer là où il n'y a plus que des sentes...

Le Brésil est un pays chaud, aux climats divers selon que l'on se trouve au nord ou au sud. Au nord, climat équatorial, toujours égal, sans saisons marquées ; au sud, l'été et l'hiver. Nous sommes maintenant en plein hiver ; c'est la belle saison, aux jours lumineux, à la température agréable (18 - 20°). C'est le temps où mûrissent la plupart des merveilleux fruits brésiliens, ananas, coco, mamon, bananes, citrons, oranges et autres splendides fruits exotiques ; c'est le temps de la récolte du café, du cacao et de la canne à sucre ; déjà, les premières fleurs apparaissent sur les arbres fruitiers, la sève généreuse n'ayant aucun arrêt ; si les orchidées ont fleuri en été, il y a, en revanche, une profusion de fleurs tropicales, toutes plus belles les unes que les autres.

Au nord, la partie chaude du pays, la forêt vierge, l'« enfer vert, hostile à l'homme, domaine des reptiles, des insectes innombrables dont quelques-uns laissent de cuisants souvenirs, des singes et des oiseaux merveilleux. Sur les « serras » du littoral, la « mata », forêt semi-vierge, très belle, qui fit le charme, d'ailleurs, des environs de Rio. Sur les plateaux centraux, interminables et monotones, la « capoeira », forêt moins dense, qui disparaît peu à peu sous la hache inexorable des défricheurs. Citons encore les « campos », immenses savanes d'herbes, paysage austère typiquement brésilien.

La zone côtière est dominée par les « serras ». Elles lancent parfois dans

l'azur bleu, leurs fameux « Pao » (le pain de sucre de Rio, par exemple), leurs « Dedos de Deus » (doigts de Dieu), leurs « Corcovados » (les bossus), leurs « morros » (collines) qui ont rendu célèbre, à juste titre, la merveilleuse baie de Rio. Tel nous est apparu le Brésil au cours d'un voyage qui nous conduisit dans le Parana, à la limite de la zone civilisée, à plus de 1 200 km de la côte, au cœur des cultures de café ; puis, plus au nord, dans l'Etat de Bahia, dans les plantations de cannes à sucre et de cacaoyers ; enfin, dans la zone d'élevage à 700 km. de Salvador, dans une région perdue. Remontant au nord, nous avons passé de Santos-Sao Paulo jusqu'à Recife, non sans visiter Rio de Janeiro, la belle paresseuse et Bahia-Salvador, l'ensorcelante...

Ecoles brésiliennes

Il n'est pas dans mes intentions d'analyser l'organisation scolaire du Brésil. Je la connais trop mal. Je me bornerai à dire tout simplement ce que j'ai vu et entendu au cours de mes déplacements dans ce vaste pays.

Comme partout, les grandes cités ont leurs écoles supérieures : Universités comptant des facultés célèbres, comme celle de médecine à Sao Paulo, de droit à San Salvador (Bahia), gymnases, instituts techniques, etc. Nous avons été confondu par l'effort prodigieux consenti par les autorités de l'Etat de Sao Paulo pour créer une future cité universitaire ultra-moderne. Qu'on imagine des terrains immenses, dans la paix de la campagne voisine, où on est en train de construire, pour chaque faculté, pour chaque technique, y compris les sciences pédagogiques, un édifice d'un goût parfait, à chaque fois différent, conçu selon les données fonctionnelles les plus récentes. Partout des voies d'accès excellentes, des jardins ombragés, des pièces d'eau répandant la fraîcheur, des oasis de calme propices à la méditation. Heureuse jeunesse estudiantine qui jouit et jouira de tels privilèges. Heureux professeurs qui trouvent dans la cité universitaire, non seulement tous les instruments de travail, toutes les installations scientifiques, mais encore de jolies maisons d'habitation à l'écart, créées à leur intention. On voudrait pouvoir revenir à ses 20 ans !

Par curiosité professionnelle, nous avons suivi quelques cours à la faculté des sciences pédagogiques. L'enseignement, pour autant que nos connaissances de la langue portugaise aient été suffisantes, nous a paru excellent, dans un style moderne de bon aloi. Une belle part est faite à la connaissance des arts anciens et modernes, notamment à l'architecture, à la peinture, à la musique. En passant, je dois signaler que Sao Paulo me semble être le paradis des architectes, tant leurs créations sont osées, originales, fonctionnelles, d'un goût exquis.

Toute une jeunesse studieuse fréquente, et cela partout où se trouve une agglomération un peu importante, des écoles qu'on pourrait appeler « secondaires », chez nous. Elle y prépare son bachot de façon très sérieuse. Comme il est agréable de voir ces essaims de jeunes filles, vives, joyeuses, pépiantes, au sortir de leurs classes ! Le règlement veut qu'elles soient vêtues toutes et sans excep-

tion, de la même façon : corsage blanc, jupe plissée bleue. De ce côté-là, aucune distinction à l'école entre la fille du millionnaire et celle de l'employé. C'est très bien ainsi !

Remarquons que cette jeunesse adore parler notre langue. Il suffit qu'on entende, où que ce soit, une conversation en français pour qu'immédiatement, nous soyons entouré de jeunes gens et de jeunes filles, tout heureux de faire connaissance et de se mêler, tant bien que mal, à la discussion, uniquement pour le plaisir d'entendre et de parler le français.

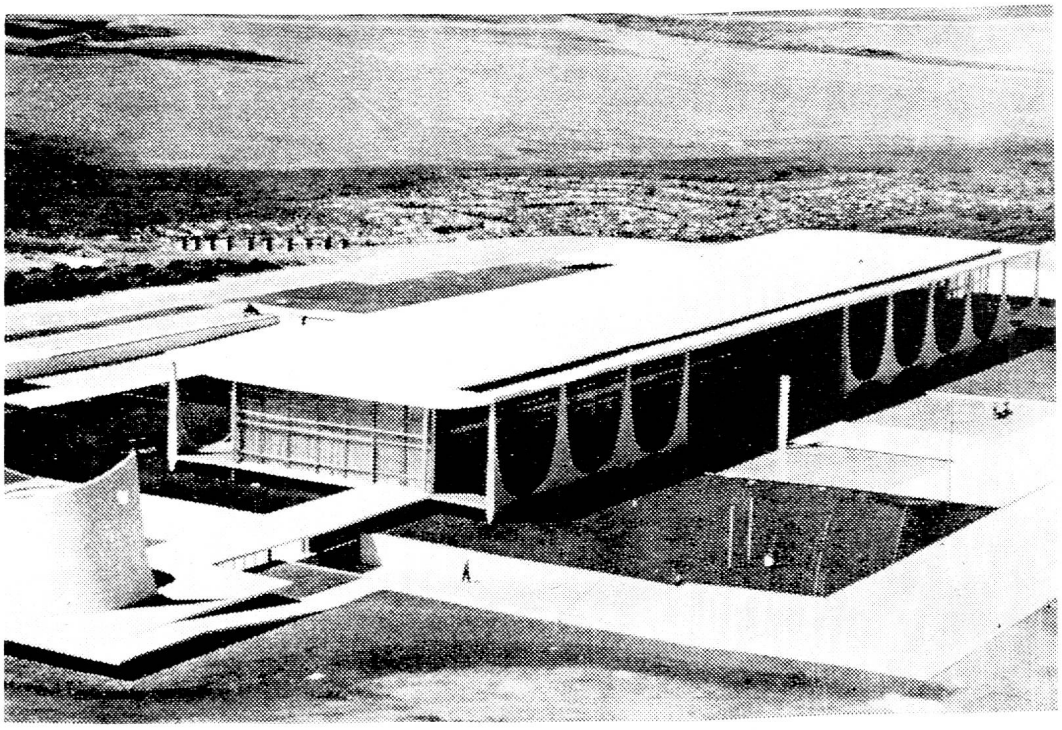
La pénurie de locaux et de personnel enseignant qualifié constitue certainement un handicap sérieux pour l'école primaire. Momentanément, espérons-le ! Le pays est si vaste qu'il y a encore, malgré toute la sollicitude des autorités, beaucoup à faire dans ce domaine. Cependant, les écoles primaires existent partout. Qu'on devine notre émotion lorsqu'après un long et pénible voyage par monts et par vaux, interminable, on arrive dans une petite bourgade de l'intérieur (c'était à 1 000 km de Bahia) et qu'on tombe à l'improviste dans une classe, l'unique probablement, avec ses petits métis et mulâtres et sa maîtresse, notre collègue, de couleur aussi (une Indienne), tous combien charmants. Des murs de planches, un toit de feuillage, quelques bancs rustiques seulement, mais là-dedans, beaucoup de bonheur. On nous a montré fièrement de jolis cahiers avec de beaux dessins, des additions et des soustractions justes pour la plupart, du vocabulaire maladroitement écrit... Nous nous souviendrons toujours de cette chanson, une mélopée indienne tendre et douce, que la classe de la brousse nous a chantée si gentiment dans ce misérable village perdu ! Et nous pensons bien souvent à cette jeune et jolie maîtresse qui remplit son devoir, le même que le nôtre, là-bas, à 15 000 kilomètres...

En suivant les pistes dans des zones où les habitants sont rares, nous avons vu d'autres écoles : de simples cabanes, sans mobilier. Lorsque nous avons voulu y pénétrer, il n'y avait personne. Désertes, les petites écoles, peut-être parce qu'il n'y a pas de maîtresse, et aussi parce qu'on préfère l'école buissonnière. Il faut voir alors les petits gars « dépenaillés », pouilleux, bondir sur leurs chevaux avec une adresse stupéfiante et un bonheur sauvage. Comme ils sont beaux, dans cette immense nature bien à eux, qu'ils connaissent comme personne. Un autre genre d'école, bien sûr !

Pour parer à cette déficience, les planteurs européens, du moins ceux que nous avons visités, ont créé eux-mêmes une école à l'intention de leurs propres enfants. Ils l'ont bâtie au milieu de leur zone de culture, sur une colline, bien en évidence. On a fait venir un maître d'Europe payé comme dans son pays. On lui a donné deux chevaux, une « jeep », une roue à eau pour son alimentation et son courant électrique (il faut être bricoleur pour vivre là-bas). Il habite une charmante maison, à côté de l'école. Et, chaque matin, on voit arriver les élèves, la plupart sur leurs chevaux, 15, 20, 30 km. dans la brousse. Ils veulent s'instruire, absolument. Et leur appétit est grand, puisque ce maître parvient à préparer les meilleurs d'entre ses élèves pour le bachot européen.

En conclusion, je me garderai de tirer des déductions sur les écoles du Brésil. Le pays est en plein essor économique ; la tâche est immense. Parallèlement, j'en suis convaincu, le Brésil verra se développer ses écoles, les primaires surtout, pour les amener au niveau de celles de l'Europe.

A. Schwab.



PAPETERIE de ST-LAURENT

Charles Krieg

RUE ST-LAURENT 21

Tél. 23 55 77 **LAUSANNE** Tél. 23 55 77

Satisfait au mieux:
Instituteurs - Etudiants - Ecoliers

ARKINA
mineral

L'eau de table réputée pour ses propriétés médicinales et minéralogiques.

Société vaudoise de Secours mutuels

COLLECTIVITÉ SPV

La caisse-maladie qui garantit actuellement plus de 1200 membres de la SPV avec conjoints et enfants

assure: Les frais médicaux et pharmaceutiques. Une indemnité spéciale pour séjour en clinique. Une indemnité journalière différée payable pendant 360, 720 ou 1080 jours à partir du moment où le salaire n'est plus payé par l'employeur. Combinaison maladie-accidents-tuberculose, polio, etc.

Demandez sans tarder tous renseignements à

M. F. PETIT, RUE GOTTETTAZ 16, LAUSANNE, TÉL. 23 85 90

Magasin et bureau Beau-Séjour

POMPES OFFICIELLES
FUNÈBRES DE LA VILLE DE LAUSANNE

8, Beau-Séjour

Tél. perm. 22 63 70 Transports Suisse et Etranger

Concessionnaire de la Société Vaudoise de Crémation

AURORE
Ecole d'institutrices de jardinières d'enfants

fondée en 1926

Jardin d'enfants 3 à 5 ans
Classes préparatoires 6 à 10 ans

Allie la pratique à la théorie

Dir.: Mme et Mlle LOWIS
ex-prof. Ecole Normale, diplômées Université

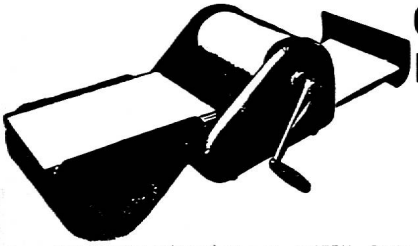
LAUSANNE
rue Aurore 1
Tél. 23 83 77

Le plus grand choix de caméras - **Photo** et **Ciné**

PHOTO des NATIONS GENEVE

Place Longemalle et rue du Mont-Blanc 1

Reproduire textes, dessins, programmes, musique, images, etc., en une ou plusieurs couleurs à la fois à partir de n'importe quel « original », c'est ce que vous permet le



CITO MASTER 115

L'hectographe le plus vendu. Démonstration sans engagement d'un appareil neuf ou d'occasion.

Pour VAUD/VALAIS/GENÈVE : P. EMERY, Pully - tél. (021) 28 74 02
Pour Fribourg/Neuchâtel/Jura Bernois :
W. Monnier, Neuchâtel - tél. (038) 5 43 70. — Fabriqué par Cito S.A., Bâle.

Librairie de l'enseignement

Lausanne
4, Place Riponne

Membres du Corps enseignant, ne manquez pas de nous rendre visite ou de nous écrire! Nous sommes à même de vous renseigner, de vous fournir des catalogues, des prospectus et des spécimens, pour tous les livres dans les différents domaines qui vous intéressent. Remise 5 %.

FAITES CONFIANCE A NOTRE MAISON QUI A FAIT SES PREUVES DEPUIS 1891

© Bibliothèque Nationale Suisse Berne

J.A.
Montreux 1

S. A. DE L'IMPRIMERIE CORBAZ, MONTREUX